

Jean-Louis BENOÎT

Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres, Maître de conférences, retraité.

(2007)

“Tocqueville:  
*L'homme et la religion,  
le fait religieux et la société*”

Conférence faite le 9 octobre 2007.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Jean-Louis Benoît

**"Tocqueville: L'homme et la religion, le fait religieux et la société".**

Texte d'une conférence faite à la Société d'archéologie et d'histoire de la Manche, Granville, le 9 octobre 2007.

L'auteur, Jean-Louis BENOÎT, professeur agrégé, docteur ès Lettres, enseignant en Classe Préparatoire aux grandes Ecoles (e.r.) a consacré l'essentiel de ses recherches à l'œuvre d'Alexis de Tocqueville, il a publié livres et articles et organisé des colloques consacrés à l'auteur de La Démocratie en Amérique. Il nous a accordé le 4 janvier 2008 son autorisation de diffuser électroniquement ce texte de cette conférence dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : [BENOITJLM@aol.com](mailto:BENOITJLM@aol.com)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 5 janvier 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



## Jean-Louis Benoît (2007)

# "Tocqueville: L'homme et la religion, le fait religieux et la société"

la société d'Archéologie et d'Histoire de la Manche - section de Granville,  
vous invite à une conférence-débat

**Tocqueville, l'homme et la religion,  
le fait religieux et la société**



Conférence-débat animée par notre compatriote  
**Jean-Louis Benoît**  
philosophe, agrégé et docteur es lettres, ancien  
professeur des classes préparatoires aux Grandes Ecoles,  
Ecrivain.

*« Je doute que l'homme puisse jamais supporter à la fois une complète  
indépendance religieuse et une entière liberté politique; et je suis porté à  
penser que, s'il n'a pas de foi, il faut qu'il serve, et, s'il est libre, qu'il croie » à  
écrit Tocqueville en 1840; et il ajoute : " Je ne sais cependant si cette grande  
utilité des religions n'est pas plus visible [dans les démocraties] ».*  
Agnostique - au sens premier du terme - (mais non athée, encore moins  
athée militant), il demeure spiritualiste, plus chrétien que catholique, bien qu'il  
conservé une attache sociologique et culturelle à la religion de son enfance.  
Ainsi, il affirme : " Je ne suis pas croyant (ce que je suis loin de dire pour me  
vanter), mais tout incroyant que je sois, je n'ai jamais pu me défendre d'une  
émotion profonde en lisant l'Evangile " .  
Retrouva-t-il la foi au moment ultime, il serait bien hasardeux de l'affirmer.  
Mais, sa vie durant, il ne cessa de souligner l'importance capitale du  
renversement de valeurs instauré par les *Béatitudes* et l'Epître de Paul aux  
Galates : " Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni maître ni esclave ! " Le christianisme  
originel instaure une rupture avec ce qui précède en mettant au premier plan  
les valeurs d'égalité et de liberté dont l'humanisme de la Renaissance et  
l'universalisme des Lumières constituent, pour Tocqueville la reprise sous une  
forme laïcisée.  
La dimension religieuse était donc pour lui essentielle à l'individu comme à la  
société, ce qui le conduisit à s'intéresser à l'importance et la nature du fait  
religieux chrétien, hindouiste et islamiste dans un monde où le surgissement  
de la démocratie devenait inéluctable.

*J.L. Benoît dédicacera ses derniers ouvrages.*

**Robert SINSOLLIEZ, Président**  
**Annick PAUL et Michel NORMAND**  
Vice Présidents de la Société  
d'Archéologie et d'Histoire

**Mardi 9 octobre 2007 à 18 Heures**  
Salle de l'Agora - (Près de l'église)  
Quartier St Nicolas - GRANVILLE

*Entrée Libre*

*Alexis de Tocqueville  
Juriste  
et penseur politique  
Français  
Ancien député et  
Président  
du Conseil Général  
De la Manche  
1805-1859*



Texte d'une conférence faite à la Société d'archéologie et d'histoire de la  
Manche, Granville, le 9 octobre 2007.

# Table des matières

## Introduction

### **I. L'homme et la religion**

La vie de Tocqueville dans ses rapports avec le catholicisme et la foi  
La gigantesque crise existentielle de 1821

Lettre à Madame de Swetchine  
Lettre au philosophe Bouchitté

Le corpus tocquevillien  
Misère de l'homme sans Dieu, grandeur de l'homme avec Dieu.  
S'il n'a pas de foi, il faut qu'il serve, et, s'il est libre, qu'il croie...

### **II. Fait religieux et société**

Séparer l'Eglise et l'Etat, distinguer, pour leur intérêt propre, pouvoir politique et pouvoir religieux. L'exemple américain

L'avenir du christianisme  
La relation de Tocqueville avec le catholicisme relève d'une forme d'amour contrarié  
Pour un christianisme des temps démocratiques  
Eviter d'aller inutilement à rebours des mœurs et/ou de l'opinion du temps  
Eviter la surcharge dogmatique  
Les intégrismes font/sont le jeu du fanatisme  
Enfin plus que tout, l'Eglise ne doit pas s'inféoder au pouvoir politique  
Le retour du refoulé

## Au risque de se perdre

Jean-Louis Benoît

“Tocqueville: L'homme et la religion, le fait religieux et la société”.

Texte d'une conférence faite à la Société d'archéologie et d'histoire de la Manche, Granville, le 9 octobre 2007.

## INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Pour aborder la question de la religion et de l'analyse du fait religieux chez Tocqueville de façon pertinente nous devons absolument considérer le lieu d'où parle Tocqueville, ou plus exactement, le rapport qui le lie à la croyance, au fait religieux, à la religion et aux religions. Il nous faut donc préciser la nature du « *Ce que je crois* » de Tocqueville, d'autant plus qu'il y a à ce sujet une controverse bien inutile, puisque les éléments du dossier sont là, et qu'il suffit de les considérer dans leur intégralité. Mon propos est donc de les mettre, ici, à disposition du lecteur et/ou du chercheur.

En 1843, Tocqueville écrit à Gobineau : « *Je ne suis pas croyant, ce que je suis loin de dire pour me vanter, mais tout incroyant que je sois, je n'ai jamais pu me défendre d'une émotion profonde en lisant l'Évangile* » <sup>1</sup> ! La concision de cette formule n'a d'égal que sa très grande justesse ; elle nous servira, en quelque sorte, de fil conducteur.

---

<sup>1</sup> À l'époque Gobineau est hégélien athée ; dix ans plus tard, il se dira converti au catholicisme, mais Tocqueville considéra, à juste titre, et il le lui écrivit, que cette conversion n'était que de circonstance et d'ordre carriériste : Gobi-

## I. L'HOMME ET LA RELIGION

### *La vie de Tocqueville dans ses rapports avec le catholicisme et la foi*

[Retour à la table des matières](#)

Tocqueville a été élevé dans une famille catholique et légitimiste. Il eut pour précepteur, l'abbé Lesueur, un prêtre déjà âgé, né en 1751, et profondément jansénisant <sup>2</sup>, prêtre réfractaire sous la Révolution, contre-révolutionnaire, ultra et maistrien il vouait les libéraux aux gémonies. Avant d'être précepteur d'Alexis, Lesueur avait été précédemment celui de son père, Hervé de Tocqueville (à partir des années 1780), puis celui des aînés d'Alexis, Hippolyte et Édouard, nés respectivement en 1797 et 1800.

Le jansénisme de l'époque revêtait une forme bien moins épurée qu'au temps de Port-Royal et se caractérisait par un formalisme étroit et une rigidité un peu obtuse dont nombre d'éléments allaient subsister, pendant un siècle encore, dans le catholicisme de nos provinces du Grand Ouest de la France.

Alexis devait cependant conserver, toute sa vie, un attachement très fort pour le vieil ecclésiastique ce qui ne l'empêcha pas de prendre un chemin diamétralement opposé aux enseignements religieux et idéologiques de celui-ci.

---

neau était converti à l'empereur et à l'empire. Et Tocqueville de lui affirmer que les considérations racialistes qu'il développait dans son *Essai sur l'inégalité des races* n'étaient pas très « catholiques »...

<sup>2</sup> Voir à ce sujet l'introduction et les notes de Pierre Gibert qui a publié les deux volumes du tome XV des Œuvres Complètes – Gallimard 1983.

À la Restauration Hervé de Tocqueville entame une carrière préfectorale ; sa femme, très vulnérable, et dont la santé ne cessa de se dégrader jusqu'à sa mort, en 1836, refusa bientôt de le suivre dans ses postes successifs. Alexis fut donc confié, de 1815 au début de 1820, aux soins vigilants d'une mère trop fragile, d'un vieil abbé en adoration devant cet enfant surdoué (Alexis a 10 ans en 1815) et d'une servante qui le choie. Il fallait donc donner à cet adolescent une véritable scolarité. Aussi, en avril 1820, Hervé fait venir Alexis près de lui à Metz où il est préfet de Lorraine. L'abbé Lesueur est déchiré par cet éloignement et écrit régulièrement à son protégé qui, pour lui, demeure un enfant.

Après une première année de remise à niveau à la préfecture par des professeurs du collège Royal de Metz, Alexis intègre l'établissement en octobre 1821. Il entre en classe de rhétorique et passe brillamment son baccalauréat l'année suivante.

### ***La gigantesque crise existentielle de 1821***

[Retour à la table des matières](#)

À Metz, Tocqueville jouit d'une totale liberté, de par la volonté d'un père souvent absent pour des tournées dans son département, et qui couvre, sans rien en dire à la famille, l'agitation de son fils qui passe, quasiment sans transition, de l'enfance au monde adulte. Pas de véritable adolescence, ni par conséquent de crise d'adolescence de type classique ; pas de révolte contre le père avec lequel il existe manifestement une profonde complicité, mais bientôt une remise en cause fondamentale, bien qu'ambivalente, de l'idéologie, au sens le plus profond - religieux et politique - de son milieu qu'il cherchera en vain, et absolument, à transformer quand il écrira *De la démocratie en Amérique*. Alexis traverse donc, en 1821-22, une crise existentielle majeure qui le marque pour le reste de son existence.

La bibliothèque de la préfecture est à sa disposition, il y découvre les ouvrages des philosophes des Lumières, les penseurs de la démocratie et de la Révolution : Montesquieu et Rousseau surtout, qu'il ne cessera de lire et relire, Voltaire, Diderot et les autres. Tous textes et ouvrages dont « *Bébé* », l'abbé Lesueur, avait pris soin de lui cacher jusqu'à l'existence même. Ces lectures provoquent un premier choc important, immédiatement suivi d'un autre, bien plus grand encore, lorsqu'il a en mains *l'Essai sur la vie, les opinions et les écrits de M. de Malesherbes adressé à mes enfants*, ouvrage en trois volumes, que Boissy d'Anglas avait publié en 1819 et 1820, en hommage à l'illustre bisaïeul d'Alexis et dont un exemplaire figure, aujourd'hui encore, dans la bibliothèque d'Alexis au château de Tocqueville.

À ce moment son univers s'effondre ! Depuis sa naissance Alexis avait vu les siens vivre dans le souvenir pieux et la dévotion vouée à ce martyr de la Révolution, à cet arrière grand-père, directeur de la Librairie, président de la Cour des Aides, qui s'était chargé de la défense de Louis XVI sachant bien qu'il mettait par là même sa vie en péril, et qui avait été exécuté en avril 1794 avec cinq membres de sa famille <sup>3</sup>.

Or, dans le livre de Boissy d'Anglas, Tocqueville découvre non seulement que Malesherbes avait été l'ami et le protecteur des philosophes, celui auquel Rousseau devait l'édition de *L'Emile*, et Diderot la sauvegarde de *La Grande Encyclopédie* dont il avait fait cacher les tirages chez lui, alors même qu'il était chargé de les saisir pour les faire détruire. Beaucoup plus surprenant et troublant encore, il a sous les yeux les textes mêmes dans lesquels Malesherbes exprime une opposition frontale, extrêmement vigoureuse contre le despotisme de Louis XV, multiplie les remontrances, rédigées ès qualité, comme président de la Cour des Aides, contre l'absolutisme royal. La réaction

---

<sup>3</sup> Jean-Baptiste de Chateaubriand et sa femme, Louis Le Pelletier de Rosambo et sa femme, toutes deux petites-filles de Malesherbes, et Mme de Senozan, sa sœur.

du monarque avait été à la hauteur de l'attaque : Louis XV supprima la Cour des Aides, corps intermédiaire trop indocile, et exila Malesherbes sur ses terres d'où il ne put revenir qu'à la mort du monarque. Belle illustration de l'absolutisme royal et parfaite justification de la pertinence des remontrances !

Malesherbes apparaît désormais à Alexis tel un *Janus Bifrons*, défenseur du peuple devant le roi avant d'être défenseur du roi devant le peuple, ami et protecteur des philosophes avant d'être guillotiné par ceux-là même qui se réclamaient, eux aussi, des philosophes.

Nous sommes là au cœur de ce qui fera la problématique tocquevillienne, aristocrate de cœur et par nature, démocrate par raison ! Mélange subtil que nos concitoyens ne peuvent toujours pas concevoir ; impossible pour le schéma mental du citoyen français, façonné par notre vulgate historiographique, d'admettre, ni même de simplement concevoir, qu'un aristocrate puisse être l'analyste le plus pertinent de la démocratie moderne !

L'univers mental, intellectuel, existentiel de Tocqueville bascule alors.

À seize ans, il perd non seulement la foi de son enfance, mais toute foi religieuse véritable pour devenir agnostique, au sens premier du terme. Agnostique et spiritualiste, et non pas athée, encore moins athée militant. Assurément, Dieu existe, ou il faut espérer, ou croire qu'il existe, mais il demeure le Tout-Autre. Assurément l'âme est immortelle, il faut ou faudrait qu'elle le soit.

Comme son maître Pascal, Tocqueville juge que, sans Dieu, la misère de l'homme est infinie. Soixante ans plus tard, Dostoïevsky fera dire à Ivan Karamazov : « *Si Dieu n'existe pas, tout est permis* » ! Alors s'ouvrira la voie de l'absurde, du non-sens, l'homme ne se définira plus, selon l'expression de Sartre, que comme : « *Une passion inutile* ».

Comme Pascal, Rousseau ou Kant, Tocqueville refuse cette « *misère de l'homme sans Dieu* », selon l'expression de Pascal ; mais pour lui, pas de *Nuit du Mémorial*, Dieu reste absolument silencieux et caché : *Deus absconditus*, et Tocqueville demeure un pascalien sans la foi.

Dans une lettre écrite, quelques mois avant sa mort <sup>4</sup>, à Mme de Swetchine, une émigrée russe convertie au catholicisme, Alexis fait état, dans l'unique témoignage écrit dont nous disposons, de la gigantesque crise existentielle de 1821-1822, au terme de laquelle il vit disparaître toutes ses certitudes.

À la même époque il confesse, dans une autre lettre à son ami le philosophe Bouchitté, combien le caractère de ses croyances demeure vague et incertain. Voici ce qu'il écrit à ces deux correspondants :

### *Lettre à Madame de Swetchine*

[Retour à la table des matières](#)

« Je ne sais si je vous ai jamais raconté un incident de ma jeunesse qui a laissé dans ma vie une profonde trace ; comment renfermé dans une sorte de solitude durant les années qui suivirent immédiatement l'enfance, livré à une curiosité insatiable qui ne trouvait que les livres d'une grande bibliothèque pour se satisfaire, j'ai entassé pêle-mêle dans mon esprit toute sorte de notions et d'idées qui d'ordinaire appartiennent plutôt à un autre âge. Ma vie s'était écoulée jusque-là dans un intérieur plein de foi qui n'avait pas même laissé pénétrer le doute dans mon âme. Alors le doute y entra, ou plutôt s'y précipita avec une violence inouïe, non pas le doute de ceci ou de cela, mais le doute universel. J'éprouvais tout à coup la sensation dont parlent ceux qui ont assisté à un tremblement de terre, lorsque le sol s'agite sous leurs pieds, les murs autour d'eux, les plafonds sur leurs têtes, les meubles dans leurs mains, la nature entière devant leurs yeux. Je fus saisi de la mélancolie la plus noire, pris d'un extrême dégoût de la vie sans la connaître, et comme accablé de trouble et de terreur à la vue du chemin

---

<sup>4</sup> - Tocqueville mourut, à Cannes, le 16 avril 1859.

qui me restait à faire dans le monde. Des passions violentes me tirèrent de cet état de désespoir ; elles me détournèrent de la vue de ces ruines intellectuelles pour m'entraîner vers les objets sensibles ; mais de temps à autre, ces impressions de ma première jeunesse (j'avais seize ans alors) reprennent possession de moi ».

### *Lettre au philosophe Bouchitté*

[Retour à la table des matières](#)

« J'aurais eu un goût passionné pour les études philosophiques [...] [mais] j'en suis toujours arrivé à ce point de trouver que toutes les notions que me fournissaient sur ce point les sciences ne me menaient pas plus loin, et souvent me menaient moins loin que le point où j'étais arrivé du premier coup par un petit nombre d'idées très simples, et que tous les hommes, en effet, ont plus ou moins saisies. Ces idées conduisent aisément jusqu'à la croyance d'une cause première, qui reste tout à la fois évidente et inconcevable ; à des lois fixes que le monde physique laisse voir et qu'il faut supposer dans le monde moral ; à la providence de Dieu, par conséquent à sa justice ; à la responsabilité des actions de l'homme, auquel on a permis de connaître qu'il y a un bien et un mal, et, par conséquent, à une autre vie. Je vous avoue qu'en dehors de la révélation je n'ai jamais trouvé que la plus fine métaphysique me fournît sur tous ces points-là des notions plus claires que le plus gros bon sens... »

Tocqueville retrouva-t-il la foi au moment de mourir ? Il serait bien imprudent et/ou peu honnête de l'affirmer et tout autant de le nier de façon absolue quand il s'agit du mystère des derniers moments d'un homme, un peu de retenue et de réserve ne sont pas inutiles, même si les arguments les plus solides plaident très nettement en faveur de la persistance du doute tocquevillien et de son impossibilité essentielle à faire siennes les affirmations du *Credo*. Mais n'est-ce pas le cas d'une majorité de « catholiques », aujourd'hui, plus encore qu'hier, comme le révélait une enquête de l'IFOP réalisée pour le journal *La Croix*, en juillet 2006 ? Je me contenterai donc, sur ce point, d'indiquer ici les principales pièces du dossier.

Frappé par la tuberculose depuis 1850, Tocqueville dont l'état général n'avait cessé de se dégrader, gagna Cannes en novembre 1858,

sur le conseil des médecins, afin de recouvrer, espérait-il, la santé. En mars 1859, il pensait être sur la voie de la guérison lorsque son état général se dégradait rapidement. Il lui restait un mois à vivre. Il supplia alors Gustave de Beaumont, l'ami intime, de venir les rejoindre, sa femme et lui. Beaumont arriva près du couple le 11 mars et resta à Cannes jusqu'au 6 avril. Voici ce qu'il écrit dans une note concernant les derniers jours de son ami :

« Peu de temps avant sa mort, sa femme l'amène doucement sur le sujet de la confession.

- Ne me parle jamais de confession. Non jamais ! jamais. Jamais on ne fera mentir à moi-même, et faire des grimaces de foi quand la foi me manque. <sup>5</sup> »

Tocqueville précisa encore qu'il ne pouvait souscrire aux dogmes de l'Église catholique, dogmes que contestait sa raison. Il est vrai qu'il finit par accepter de se confesser et de communier quelques jours plus tard.

Est-ce à dire qu'il avait retrouvé la foi ? Hugh Brogan qui vient d'écrire la dernière biographie de Tocqueville, admet que l'abbé Gabriel qui entendit la « confession » de Tocqueville et lui donna la communion, ne lui demanda pas d'admettre : « *Toutes les doctrines de l'Eglise qu'il avait si longtemps rejetées. Il suffisait qu'il accepte désormais l'autorité et la discipline de l'Eglise. Il se repentit, se confessa et reçut la confession et la communion [...] et dit à Beaumont la joie qu'il avait d'être désormais en union complète avec Marie* » <sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> Le lecteur pourra trouver toutes les références exactes des passages cités (page, volume, édition), dans mon dernier livre : *Tocqueville, notes sur le Coran et autres textes sur les religions*, Bayard – 2007 –

<sup>6</sup> Hugh Brogan : *Tocqueville, a Life*, Yale University Press. Le passage dont j'ai fait la traduction se trouve p. 638 ; on peut également se reporter à ma biographie de Tocqueville : *Tocqueville, un destin paradoxal*, Bayard , 2007.

Mais la dernière phrase n'est-elle pas parfaitement ambiguë ? Brogan reprend ici, pratiquement au mot près, le témoignage de Beaumont qui assista à ces faits le 6 avril 1859, avant de quitter ses amis, mais quelques années plus tard, celui-ci confia à Nassau Senior, un économiste anglais qui était l'un de leurs amis communs : « *Tocqueville est mort avec ses doutes, je le sais.* »

Respectons donc le mystère des derniers instants.

Affirmer, en revanche, comme on l'a fait par la suite, que toute sa vie Tocqueville eut une vraie foi catholique relève de la parfaite contre-vérité – pour ne pas dire plus -. Il s'affirme certes « sociologiquement », socialement, catholique : « *La religion que je professe* », souligne-t-il, en se référant au catholicisme, mais il ajoute aussitôt : « *Je ne suis pas croyant...* ».

Il est catholique « de confession », mais sans la foi, même s'il croit en l'existence de Dieu. Il est agnostique et spiritualiste et distingue légitimement foi et religion : la croyance vraie et le fait de se rattacher sociologiquement, voire idéologiquement, au catholicisme, la religion des siens, celle dans laquelle il a été élevé.

Soulignons, pour en terminer sur ce point, un fait très significatif : pour son ami Corcelle, aussi bien que Mgr Morichini, légat du pape, il apparaît comme quelqu'un de « pas très catholique » ; ils voient en lui une sorte de protestant, ce qui, pour eux n'est pas vraiment un compliment ...

## *Le corpus tocquevillien*

[Retour à la table des matières](#)

Hormis les études tocquevilliennes majeures, qui représentent une petite partie seulement des écrits publiés sur la pensée et la vie politique de Tocqueville, nombre de gloses – plus que d'analyses véritables – souffrent du même défaut majeur : elles portent sur un corpus très incomplet, parfois volontairement tronqué, voire truqué : *Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage* <sup>7</sup>...

Le corpus tocquevillien concernant la religion et le fait religieux est important, divers et éparé. Ses analyses et prises de position traversent l'ensemble de ses écrits : les deux volumes de *De la démocratie en Amérique – 1835 et 1840* - <sup>8</sup>, *L'Ancien Régime et la Révolution*, les *Notes sur le Coran et l'islam, sur l'hindouisme* <sup>9</sup>, mais également ses réactions comme citoyen, catholique et homme politique, qu'il soit question de la liberté de l'enseignement, de la condamnation des cais-

---

<sup>7</sup> En ce qui concerne, par exemple, nombre de textes de Tocqueville concernant l'Algérie, le lecteur peut consulter les pièces du dossier sur le site : [http://classiques.uqac.ca/contemporains/benoit\\_jean\\_louis/benoit\\_jean\\_louis.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/benoit_jean_louis/benoit_jean_louis.html).

<sup>8</sup> Sous le même titre : *De la Démocratie en Amérique*, Tocqueville a rédigé deux livres différents et complémentaires, le premier publié en 1835 et le second en 1840 ; mais il s'agit bien, pour lui, des deux volets d'un diptyque. On utilise fréquemment aujourd'hui les expressions « première » et « seconde » *Démocratie* ; je reprendrai ici cette distinction simple et pertinente.

<sup>9</sup> Ces textes ont été publiés dans les tomes I, II et III des *Oeuvres complètes*, éditions Gallimard. Le volume 1 du tome III étant aujourd'hui d'accès difficile, j'ai republié, à l'intention des lecteurs et chercheurs, les textes sur l'islam et l'hindouisme dans mon dernier ouvrage : *Tocqueville, notes sur le Coran et autres textes sur les religions*, Bayard – 2007 – qui traite de l'ensemble de l'analyse du fait religieux par Tocqueville, ainsi que de ses prises de position vis-à-vis du christianisme catholique, protestantisme, christianisme des origines, et des sectes.

ses d'épargne par les évêques, de l'affaire de Rome <sup>10</sup> et, surtout, de la séparation du religieux et du politique qu'il considère comme essentielle.

Ses prises de position nous sont en outre connues par des articles de presse, dans *Le Commerce*, par exemple, la correspondance avec sa famille et ses proches, Beaumont et Kergorlay, mais surtout par celle qu'il échange avec Gobineau, Mme de Swetchine, son ami le philosophe Bouchitté et Corcelle qui fut son envoyé plénipotentiaire près du Vatican en 1849.

Si Tocqueville choisit de se considérer – plus ou moins – comme catholique, de « *professer* » religion de ses ancêtres, il demeure, par raison et sentiment profond, éloigné aussi bien de la filiation divine du Christ que du culte de la vierge et des saints, et plus encore des pèlerinages, qu'il considère comme des pratiques païennes, des « *mômeries* ». Il est, en outre très critique vis-à-vis des dogmes, il considère par exemple que « l'invention » par Pie IX de celui de l'Immaculée Conception n'est guère pertinente ni judicieuse au milieu du XIXe siècle ; il ne croit manifestement plus à la filiation divine du Christ et se refuse à admettre celui du péché originel :

« *J'ai beaucoup de répugnance à croire que nous naissons coupables du péché d'Adam. [...] Voyez-vous, m'a-t-on dit, cet enfant qui vient de naître, il n'a pas encore péché, cependant il pleure, il souffre et il va mourir ...* », écrit-il à l'abbé Lesueur en 1824. Il ne saurait admettre la souffrance de l'enfant qui va mourir, condamné par un Dieu - bon et tout puissant - en raison de la filiation adamique. Pas de traces

---

<sup>10</sup> Du 2 juin au 30 octobre 1849, Tocqueville est ministre des Affaires Etrangères et doit gérer la question de la reprise de Rome par l'armée française. Il entend imposer à Pie IX d'accorder la grâce à tous les républicains qui avaient combattu et de doter ses Etats d'une Constitution libérale. Il ne peut aboutir car Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République, renvoie de façon tout à fait inconstitutionnelle le second gouvernement Barrot sur cette question.

non plus dans l'ensemble du corpus de références à l'Incarnation ni à la théologie du sacrifice <sup>11</sup>, héritier des agnostiques et/ou théistes du siècle précédent, il est également proche des conceptions qui seront celles de Renan quelques années plus tard...

Pendant leur voyage aux États-Unis, Beaumont et lui vont passer un peu plus de deux semaines au Bas-Canada, où ils jugent que le clergé catholique va à l'essentiel et s'engage dans une voie intéressante à tous points de vue : religieux, social et sociétal. Voici ce qu'il écrit à ce propos :

« La religion catholique n'est accompagnée ici d'aucun des accessoires qu'elle a dans les pays du midi de l'Europe où elle règne avec le plus d'empire. Il n'y a point de couvents d'hommes et les couvents de femmes ont des buts d'utilité et donnent des exemples de charité vivement admirés par les Anglais eux-mêmes. On ne voit point de madone sur les chemins. Point d'ornements bizarres et ridicules, point d'ex-votos dans les églises. La religion [est] éclairée et le catholicisme ici n'excite ni la haine ni les sarcasmes des protestants. J'avoue que pour ma part, elle satisfait plus à mon esprit que le protestantisme des États-Unis. Le curé est bien véritablement ici le pasteur du troupeau; ce n'est point un entrepreneur d'industrie religieuse comme la plupart des ministres américains. Ou il faut nier l'utilité d'un clergé, ou l'avoir comme au Canada ».

D'un bout à l'autre de sa vie, Tocqueville considère que, concernant l'histoire et l'avenir de l'humanité, le christianisme originel représente un événement exceptionnel, mais il ne s'engage pas pour autant dans la voie de l'apologétique pascalienne. En ce sens, le recours appuyé, dans l'introduction de la première *Démocratie*, à la Provi-

---

<sup>11</sup> Depuis *La violence et le sacré*, 1972, René Girard développe une longue herméneutique du lien du religieux, du sacré et de la violence. Lui aussi dénonce la théologie du sacrifice comme vision archaïque du religieux, il présente le message christique comme refus absolu de la violence religieuse, de la rivalité mimétique. Par essence, le sacrifice demeure un facteur « religieux » primitif qui résout temporairement un conflit en mettant à mort la victime innocente. Pour René Girard, au contraire, l'essentiel de la Passion du Christ et du message qui en découle, réside dans l'affirmation que la violence n'est que violence, que ces formes primitives de pseudo-sacré ne sont que crime.

dence et au providentiel ne doit pas nous induire en erreur. De la Providence divine on ne peut rien savoir, pas plus qu'on ne peut, comme le dit l'évangéliste : « *voir le visage de Dieu sans mourir* ».

J'ai montré ailleurs comment la rhétorique providentialiste ne joue à plein dans le corpus tocquevillien qu'à ce moment précis et qu'elle relève essentiellement de la stratégie argumentative <sup>12</sup>. Puisqu'il veut convaincre les siens, légitimistes et maistriens, de prendre place dans le courant démocratique, il utilise le vocabulaire idéologique et religieux de ces derniers : suivre les voies de la Providence divine implique qu'on s'imisce dans le processus démocratique puisque celui-ci apparaît comme l'expression même de celle-là.

Mais à ce stade de l'argumentation tocquevillienne, le texte est, évidemment, biaisé...ce que beaucoup de commentateurs n'ont pas vu.

Le christianisme originel est, pour Tocqueville, marqué par le renversement des valeurs, si remarquable dans les *Béatitudes*, et l'*Épître aux Galates* : « *il n'y a plus ni esclave ni homme libre* ».

Ces valeurs d'universalité, de charité et d'égale dignité de tous les hommes dont le christianisme originel a fait « l'invention », ont été reprises par l'universalisme de la Renaissance, puis laïcisées par les Lumières. Elles font, naturellement, du christianisme la religion même des temps démocratiques.

Mais ces temps sont cependant porteurs de trois dérives potentielles contre lesquelles Tocqueville nous met en garde :

---

<sup>12</sup> Sur ce point on pourra se reporter à ma communication : *Foi, Providence et religion chez Tocqueville*, en ligne sur le site, [Les Classiques des sciences sociales](#).

- le matérialisme pur et simple, celui de la mort de Dieu et du sacré
- le panthéisme vague qui serait une dérive du spinozisme
- les pratiques des sectes qu'il a déjà pu voir à l'œuvre aux États-Unis, avec un peu d'amusement, et quelque inquiétude pour l'avenir <sup>13</sup>.

Le texte le plus complet concernant ces analyses se trouve dans les lettres que Tocqueville adresse à Gobineau en 1843. Pour lui, le christianisme constitue : « *le grand fonds de la morale moderne* » ; lui seul peut donner une assise à une morale universelle destinée à l'humanité entière. Les valeurs universelles de l'humanité ne sont autres que celles du christianisme originel, reprises et réactualisées par les Lumières qui les ont ajustées à la situation historique et politique du temps et laïcisées :

« Parmi les choses vraiment nouvelles [...] la plupart me paraissent découler directement du christianisme. C'est du christianisme appliqué par des lumières plus étendues, des formes politiques autres, un état social différent. Ce sont, en un mot, de nouvelles conséquences tirées d'un ancien principe.[...]

Le christianisme me paraît avoir fait une révolution ou, si vous l'aimez mieux, un changement très considérable dans les idées relatives aux devoirs et aux droits, idées qui sont, en définitive, la matière de toute science morale.

Le christianisme ne créa pas précisément des devoirs nouveaux ou en d'autres termes des vertus entièrement nouvelles ; mais il changea la position relative qu'occupaient entre elles les vertus. Les vertus rudes et à moitié sauvages étaient en tête de la liste ; il les plaça à la fin. Les vertus douces, telles que l'humanité, la pitié, l'indulgence, l'oubli même des injures, étaient les dernières ; il les plaça avant toutes les autres. Premier changement [charité et humanisme].

Le champ des devoirs était limité. Il l'étendit. Il n'allait guère plus loin que les concitoyens. Il y fit entrer tous les hommes. Il renfermait principalement les maîtres ; il y introduisit les esclaves. Il mit dans un jour

---

<sup>13</sup> Voir Tocqueville, *Notes sur le Coran...* p. 120-125.

éclatant l'égalité, l'unité, la fraternité humaine. Second changement [Liberté, égalité, fraternité ; le christianisme est, par essence, la religion de la démocratie].

La sanction des lois morales était plus encore dans ce monde que dans l'autre. Il plaça le but de la vie après la vie et donna ainsi un caractère plus pur, plus immatériel, plus désintéressé, plus haut à la morale. Dernier changement » <sup>14</sup>.

Mais il est arrivé à l'Église, prise dans l'écclésiété, le flux de l'Histoire, de trahir les valeurs du christianisme originel, par exemple en laissant renaître l'esclavage, ou en ne condamnant pas immédiatement les dérives racialistes incompatibles avec l'Évangile et tout le Nouveau testament. Dans la conclusion de son intervention sur l'abolition de l'esclavage, le 30 mai 1845, Tocqueville réaffirme la filiation qui, pour lui, va des valeurs du christianisme originel aux principes de 1789 :

« Le christianisme, il y a douze cents ans, cela est vrai, a détruit la servitude dans le monde, mais depuis il l'avait laissée renaître.

Il y a cinquante ans encore, le christianisme dormait à côté de l'esclavage, et il laissait sans réclamer l'esclavage peser sur une partie de l'espèce humaine.[...]

C'est nous [les héritiers de 1789] qui leur avons montré que l'esclavage n'était pas seulement contraire aux lois de Dieu, mais qu'il devait disparaître des lois humaines.

Je sais qu'il y a dans les États-Unis du Sud des prêtres propriétaires d'esclaves et qui pourtant prêchent en chaire des doctrines qui sont semblables aux vôtres [...] le monde des chrétiens ne peut pas éprouver la moindre sympathie pour vos doctrines » <sup>15</sup>.

\*

Tocqueville ne retrouva pas la foi, mais il lui arriva d'en manifester le regret de temps à autres et d'évoquer ceux qui, comme lui, aimeraient retrouver la croyance assurée de leur enfance :

---

<sup>14</sup> Tous les passages cités ici sont extraits des lettres adressées par Tocqueville à Gobineau en septembre-octobre 1843.

<sup>15</sup> Tocqueville vise ici les thèses défendues par les anti-abolitionnistes.

« Hélas ! [La voie de la foi] n'est pas ouverte à tous les esprits et beaucoup qui la cherchent sincèrement n'ont pas eu jusqu'ici le bonheur de la rencontrer ». [...]

« Si vous connaissez une recette pour croire en Dieu, donnez-moi-la. [...] S'il ne suffisait que de le vouloir pour croire, il y a longtemps que je serais dévot », écrit-il à son ami Corcelle en août 1850.

La religion est naturelle à l'homme, elle lui donne des garanties et des assurances qui lui permettent de mieux vivre en éloignant de lui le doute qui constitue l'un des trois maux principaux auquel tout individu se trouve confronté : « *Je considère ce doute comme une des plus grandes misères de notre nature ; je le place immédiatement après les maladies et la mort* », écrit-il à son ami Charles Stoffels.

### ***Misère de l'homme sans Dieu, grandeur de l'homme avec Dieu.***

[Retour à la table des matières](#)

Pour Tocqueville, comme pour Pascal, l'homme est habité par une angoisse existentielle, c'est là sa faiblesse et sa grandeur. L'homme est un être métaphysique que l'infini et la mort effraient. Le refus de cette dimension existentielle et la négation ontologique qui accompagne le matérialisme, tout comme la perte de la dimension transcendante qui résulte de l'aliénation dans l'objet du matérialisme simpliste, ne constituent pas un progrès mais un manque, pour l'individu comme pour la société.

Dans le premier temps, donc, toute croyance religieuse - vraie ou fausse - [la vérité ou fausseté absolument indécidable pour le penseur agnostique], vaut mieux, pour l'individu comme pour la société, que l'incroyance et le doute.

*S'il n'a pas de foi, il faut qu'il serve,  
et, s'il est libre, qu'il croie...*

[Retour à la table des matières](#)

Le doute inhibe, la croyance libère <sup>16</sup>, affirme Tocqueville, non sans souligner que la religion implique une forme d'aliénation, mais elle apporte aux individus les réponses aux questions existentielles que sont les leurs, elle leur fournit les certitudes dogmatiques dont ils ont besoin. Par conséquent toute religion, vraie ou fausse, quel que soit son degré d'irrationalité, vaut mieux que l'absence de religion et, à ce niveau, toutes les religions possèdent, chacune, leur vérité pleine et entière d'un point de vue existentiel et sociétal. Elles ont, en outre,

---

<sup>16</sup> La croyance libère, c'est ce qu'on appelle parfois la liberté des enfants de Dieu : «Entre tes mains Seigneur, je remets mon âme...Qu'il soit fait selon ta volonté et non la mienne »...

C'est également ce qui confère, paradoxalement, une liberté quasi-totale au fatalisme islamique : « Inch-Allah Mektoub ».

Dans Jacques le Fataliste, Diderot nous livre un petit chef-d'œuvre dans lequel il nous présente une version leibnizienne de la chose teintée de beaucoup d'ironie : si tout est là-haut dans le Grand livre, il est déjà écrit que Jacques sera tué par les bandits, ou bien qu'il ne le sera pas. Dans l'absolu il ne risque donc rien en les affrontant seul avec son pistolet ...

- Jacques, indigné, prend les pistolets de son maître.

"- Où vas-tu?

- Laissez-moi faire.

- Mettre à la raison cette canaille.

- Sais-tu qu'ils sont une douzaine?

- Fussent-ils cent, le nombre n'y fait rien, s'il est écrit là-haut qu'ils ne sont pas assez.

- Que le diable t'emporte avec ton impertinent dicton?...":

Jacques s'échappe des mains de son maître, entre dans la chambre de ces coupe-jarrets, un pistolet armé dans chaque main. "Vite, qu'on se couche, leur dit-il, le premier qui remue je lui brûle la cervelle..." Jacques avait l'air et le ton si vrais, que ces coquins, qui prisaient autant la vie que d'honnêtes gens, se lèvent de table sans souffler mot, se déshabillent et se couchent.

Son maître, incertain sur la manière dont cette aventure finirait, l'attendait en tremblant. Jacques rentra chargé des dépouilles de ces gens ; il s'en était emparé pour qu'ils ne fussent pas tentés de se relever; il avait éteint leur lumière et fermé à double tour leur porte, dont il tenait la clef avec un de ses pistolets. [...]

LE MAÎTRE: Jacques, quel diable d'homme es-tu! Tu crois donc...

JACQUES: Je ne crois ni ne décrois.

LE MAÎTRE: S'ils avaient refusé de se coucher?

JACQUES: Cela était impossible.

LE MAÎTRE: Pourquoi?

JACQUES: Parce qu'ils ne l'ont pas fait...

une existence et une valeur éthiques : en même temps qu'elles contraignent l'individu en lui imposant des croyances et des pratiques, elles le libèrent. Rassuré et délivré de ses inquiétudes et de ses doutes, il est moralement, mentalement, existentiellement disponible pour la vie et l'action.

Mais aussitôt, dans une perspective historique et axiologique qui prend en compte les valeurs universelles de l'humanisme et de la raison, Tocqueville souligne cette fois que si, en un sens, toutes les religions sont vraies et utiles, elles ne le sont pas de la même façon, si bien que ce qui a été concédé en un premier temps est vite repris. En profondeur, toutes les religions n'ont ni la même vérité ni la même valeur ; pour lui, le christianisme - et notamment le catholicisme - sont des religions du respect de l'individu et de l'universalité, de l'égalité et de la liberté, elles sont donc parfaitement adaptées à la démocratie, elles le seront plus encore, affirme-t-il, en ne surchargeant pas inutilement leur appareil dogmatique et en évitant d'aller sans nécessité à rebours des mœurs.

\*

Dans un très long article, publié en 1980 dans la revue *Libre* <sup>17</sup>, Marcel Gauchet critique très vivement ce qu'il affirme être « *le point aveugle* » de la pensée de Tocqueville. Il dénonce la défense sociétale du fait religieux comme une forme de régression, une impossibilité de passer au-delà du religieux. En revanche, dans *La religion dans la démocratie, parcours de la laïcité*, paru en 1998, Gauchet semble absoudre Tocqueville d'un crime... qu'il n'avait pas commis. « *Nous sommes devenus, en un mot métaphysiquement démocrates* », explique-t-il, et opère un revirement complet qui le conduit à formuler, en d'autres termes, ce qui était la problématique tocquevillienne :

---

<sup>17</sup> N° 7, pp. 43-120 ; ce texte a été repris dans *La condition politique*, collection Tel, en 2005, pp. 305-385 et complété par un post-scriptum : *La dérive des continents*.

« Nous retrouvons le problème de la laïcité. Comment faire des démocrates avec des croyants, tout en combattant la version de la croyance associée à une politique hétéronome ? ».

Dans *Zarathoustra*, Nietzsche dénonce les « *arrière-mondes* » et fustige « *les visionnaires de l'au-delà* » ; pour lui la mort de Dieu est une nécessité morale : Dieu doit mourir afin que l'homme puisse vivre. Pour Tocqueville, au contraire, l'athéisme mène naturellement au matérialisme qui échoue à grandir l'homme ; à aucun moment il ne doute que les religions séculières du matérialisme athée ne soient un remède pire que le mal. Les diverses expériences du communisme athée, tout comme le paganisme foncier du nazisme, dont Pie XII n'a pas su percevoir la nature foncièrement perverse, péché contre l'esprit [ou, dans une perspective chrétienne, contre l'Esprit], ont démontré la pertinence de l'analyse tocquevillienne.

Mais, en même temps, pour Tocqueville, le poids du conformisme imposé par la religion, dans la démocratie américaine, est considérable. Aux États-Unis, la pression sociale, y compris - et en tout premier lieu religieuse - exerce une pression irrésistible sur les individus et un contrôle despotique sur les idées :

« Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser ».

La vertu première de la religion est de préserver, au moins en partie, du matérialisme qui est tellement à craindre dans les sociétés démocratiques, et de contrebalancer, très imparfaitement, la forme nouvelle du matérialisme vulgaire qui allait s'emparer et des sociétés où se développait la révolution industrielle.

Le matérialisme philosophique constitue, quant à lui, un mal absolu, un péché contre l'esprit puisqu'il abaisse l'homme en rompant le lien qui le rattache, fût-ce comme un manque, à la transcendance, en

le ramenant au niveau le plus bas de l'humanité puisque plus rien ne l'appelle à se surpasser :

« Il y a bien des choses qui me blessent dans les matérialistes. Leurs doctrines me paraissent pernicieuses, et leur orgueil me révolte.[...]

Si [le système des matérialistes] pouvait être de quelque utilité à l'homme, il me semble que ce serait en lui donnant une modeste idée de lui-même. Mais ils ne font pas voir qu'il en soit ainsi ; et quand ils croient avoir suffisamment établi qu'ils ne sont que des brutes, ils se montrent aussi fiers que s'ils avaient démontré qu'ils étaient des dieux. Le matérialisme est chez toutes les nations une maladie dangereuse de l'esprit humain ; mais il faut particulièrement le redouter chez un peuple démocratique ».

Pour Tocqueville, disciple en cela de Montesquieu, la religion est également nécessaire à la société, non seulement parce qu'elle relie les hommes entre eux, mais encore parce qu'elle constitue un régulateur social et sociétal.

## II FAIT RELIGIEUX ET SOCIÉTÉ

[Retour à la table des matières](#)

Tocqueville peut être considéré comme l'un des premiers sociologues, voire le premier, sociologue de la religion. Il met en évidence les liens et les interactions dynamiques – les interrétions – existant entre la société, les données historiques, géographiques et civilisationnelles, et la nature et les modalités qui sont celles de la religion. Interactions entre le social et le politique d'un côté et le fait religieux de l'autre.

Pour Tocqueville, il n'est pas concevable, de penser une société dans son développement historique sans prendre en compte le rôle joué par le fait religieux dans cette société même, fût-ce la religiosité séculière de substitution d'un régime qui traque la religion pour

mieux imposer une idéologie de remplacement qui se constitue, en tant que tel, comme « religieuse », ou comme un Ersatz du religieux <sup>18</sup>.

Le lien entre l'état de la société et le fait religieux est évident dans le paganisme des sociétés anciennes :

« Les religions païennes de l'antiquité, qui étaient toutes plus ou moins liées à la constitution politique ou à l'état social de chaque peuple, et conservaient jusque dans leurs dogmes une certaine physionomie nationale et souvent municipale, se sont renfermées d'ordinaire dans les limites d'un territoire, dont on ne les vit guère sortir. Elles firent naître parfois l'intolérance et la persécution; mais le prosélytisme leur fut presque entièrement inconnu ».

La religion est utile aux sociétés, elle exerce un contrôle social encore plus nécessaire à l'individu et à la société dans un état social démocratique, elle est d'autant plus une garantie de liberté aux États-Unis qu'elle se partage en plusieurs confessions et sectes qui ne sont pas inféodées au pouvoir politique. Mais, dans le même temps, la religion impose aux citoyens américains maintes formes de servitudes mentales et intellectuelles, quasi inquisitoriales :

« J'ai établi, dans un des chapitres précédents, que les hommes ne peuvent se passer de croyances dogmatiques, et qu'il était même très à souhaiter qu'ils en eussent de telles. J'ajoute ici que, parmi toutes les croyances dogmatiques, les plus désirables me semblent être les croyances dogmatiques en matière de religion; cela se déduit très clairement, alors même qu'on ne veut faire attention qu'aux seuls intérêts de ce monde.

Il n'y a presque point d'action humaine, quelque particulière qu'on la suppose, qui ne prenne naissance dans une idée très générale que les hommes ont conçue de Dieu, de ses rapports avec le genre humain, de la nature de

---

<sup>18</sup> On pourrait rappeler ici l'approche eschatologique du texte de Marx, ou le caractère « religieux » de la pratique idéologico-politique de l'URSS, avec ses orthodoxes et ses schismatiques/déviotionnistes, les procès d'une nouvelle Inquisition qui peupla le Goulag, le culte rendu au Petit Père des peuples et l'exhibition religieuse de la dépouille de Lénine, autre père fondateur dans son mausolée de la Place Rouge.

leur âme et de leurs devoirs envers leurs semblables. L'on ne saurait faire que ces idées ne soient pas la source commune dont tout le reste découle. Les hommes ont donc un intérêt immense à se faire des idées bien arrêtées sur Dieu, leur âme, leurs devoirs généraux envers leur Créateur et leurs semblables; car le doute sur ces premiers points livrerait toutes leurs actions au hasard et les condamnerait en quelque sorte au désordre et à l'impuissance.

C'est donc la matière sur laquelle il est le plus important que chacun de nous ait des idées arrêtées, et malheureusement c'est aussi celle dans laquelle il est le plus difficile que chacun, livré à lui-même, et par le seul effort de sa raison, en vienne à arrêter ses idées.

Il n'y a que des esprits très affranchis des préoccupations ordinaires de la vie, très pénétrants, très déliés, très exercés, qui, à l'aide de beaucoup de temps et de soins, puissent percer jusqu'à ces vérités si nécessaires.

Encore voyons-nous que ces philosophes eux-mêmes sont presque toujours environnés d'incertitudes ; qu'à chaque pas la lumière naturelle qui les éclaire s'obscurcit et menace de s'éteindre, et que, malgré tous leurs efforts, ils n'ont encore pu découvrir qu'un petit nombre de notions contradictoires, au milieu desquelles l'esprit humain flotte sans cesse depuis des milliers d'années, sans pouvoir saisir fermement la vérité ni même trouver de nouvelles erreurs. De pareilles études sont fort au-dessus de la capacité moyenne des hommes, et, quand même la plupart des hommes seraient capables de s'y livrer, il est évident qu'ils n'en auraient pas le loisir.

Des idées arrêtées sur Dieu et la nature humaine sont indispensables à la pratique journalière de leur vie, et cette pratique les empêche de pouvoir les acquérir.[...]

Les idées générales relatives à Dieu et à la nature humaine sont donc, parmi toutes les idées, celles qu'il convient le mieux de soustraire à l'action habituelle de la raison individuelle, et pour laquelle il y a le plus à gagner et le moins à perdre en reconnaissant une autorité ».

Tocqueville se situe, semble-t-il, ici, dans une perspective cartésienne. Dans *Le discours de la Méthode*, Descartes exclut de l'approche rationnelle globale de la totalité du monde ce qui était d'ordre religieux et politique. Prudence du philosophe qui visait, en premier lieu, à éviter une condamnation trop vive de la part des institutions, mais Descartes était bien conscient de l'inanité méthodologique de ces restrictions : les limites ne sont-elles pas faites, évidem-

ment, pour être transgressées ? Mais quand Tocqueville écrit ceci, la problématique cartésienne est, en ce domaine, totalement obsolète. Son propos serait en l'occurrence hautement discutable si nous ne distinguions pas derrière la forme cartésienne du texte le fond pascalien - et en l'occurrence, janséniste - de la position de Tocqueville. L'impuissance et la misère de l'homme sont telles en ce domaine que la foi du charbonnier vaut mieux que le doute matérialiste qui supprime absolument l'aspiration à toute forme de transcendance :

« Le premier objet, et l'un des principaux avantages des religions, est de fournir sur chacune de ces questions primordiales une solution nette, précise, intelligible pour la foule et très durable.

Il y a des religions très fausses et très absurdes; cependant l'on peut dire que toute religion qui reste dans le cercle que je viens d'indiquer et qui ne prétend pas en sortir, ainsi que plusieurs l'ont tenté, pour aller arrêter de tous côtés le libre essor de l'esprit humain, impose un joug salutaire à l'intelligence; et il faut reconnaître que, si elle ne sauve point les hommes dans l'autre monde, elle est du moins très utile à leur bonheur et à leur grandeur dans celui-ci.

Cela est surtout vrai des hommes qui vivent dans les pays libres.

Quand la religion est détruite chez un peuple, le doute s'empare des portions les plus hautes de l'intelligence et il paralyse à moitié toutes les autres. Chacun s'habitue à n'avoir que des notions confuses et changeantes sur les matières qui intéressent le plus ses semblables et lui-même; on défend mal ses opinions ou on les abandonne, et, comme on désespère de pouvoir, à soi seul, résoudre les plus grands problèmes que la destinée humaine présente, on se réduit lâchement à n'y point songer.

Un tel état ne peut manquer d'énerver les âmes; il détend les ressorts de la volonté et il prépare les citoyens à la servitude.

Non seulement il arrive alors que ceux-ci laissent prendre leur liberté, mais souvent ils la livrent.

Lorsqu'il n'existe plus d'autorité en matière de religion, non plus qu'en matière politique, les hommes s'effrayent bientôt à l'aspect de cette indépendance sans limites. Cette perpétuelle agitation de toutes choses les inquiète et les fatigue. Comme tout remue dans le monde des intelligences, ils veulent, du moins, que tout soit ferme et stable dans l'ordre matériel, et, ne

pouvant plus reprendre leurs anciennes croyances, ils se donnent un maître ».

Ici encore, comme en maints autres textes de *La démocratie en Amérique*, Tocqueville développe sa pensée en prenant appui sur les événements historiques qui ont conduit la France de l'Ancien Régime à la Révolution et à l'Empire.

Pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, le doute et l'incroyance se sont emparés des citoyens les plus éclairés ; la religion a d'abord été remise en question, puis persécutée. L'Ersatz que représente le culte de l'Être Suprême a bousculé tous les repères en même temps que les désordres politiques de la Terreur et du Directoire ont conduit tout naturellement le peuple à demander un maître et la Nation à se soumettre à un despote : Napoléon I<sup>er</sup>. Comme dans la fable, les grenouilles, lassées de l'état démocratique, ont fini par réclamer « *un roi qui se remue...* » :

« Pour moi, je doute que l'homme puisse jamais supporter à la fois une complète indépendance religieuse et une entière liberté politique; et je suis porté à penser que, s'il n'a pas de foi, il faut qu'il serve, et, s'il est libre, qu'il croie.

Je ne sais cependant si cette grande utilité des religions n'est pas plus visible encore chez les peuples où les conditions sont égales, que chez tous les autres ».

\*

Dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, Tocqueville reprend et explicite cette analyse et il souligne comment la Révolution n'a été antireligieuse que dans l'exacte mesure où l'Eglise et le pouvoir politique étaient intrinsèquement liés et comment la lutte antireligieuse de la Révolution a engendré, nécessairement et naturellement, le despotisme napoléonien. Mais contrairement à ce que pensent les monar-

chies catholiques de l'Europe occidentale et la papauté <sup>19</sup>, la démocratie n'est absolument pas antireligieuse par nature comme le prouve l'exemple des États-Unis.

En mettant en évidence l'interréaction existant entre le fait religieux et les données socio-politiques d'une société, d'une culture ou d'une civilisation, Tocqueville nous livre une des premières approches véritablement élaborée de sociologie de la religion. C'est là que réside le principal intérêt de sa réflexion sur l'islam et l'hindouisme qui, pour le reste, ne se présente pas comme un travail d'érudit ou de spécialiste.

En 1837, il lit le Coran et prend des notes ; son objectif premier est d'acquérir une connaissance de l'islam au moment où il se prépare à entrer dans la carrière politique et s'intéresse à cette question qui est directement liée à l'entreprise de colonisation de l'Algérie vis-à-vis de laquelle son attitude demeurera totalement ambivalente, au moins jusqu'en 1847 où il nourrit les plus vives inquiétudes pour l'avenir. D'une part il est partisan de la colonisation pour des raisons essentiellement géopolitiques et géostratégiques : ne pas laisser l'Angleterre occuper tout l'espace, notamment en Méditerranée, d'autre part il est constamment très critique vis-à-vis des modalités d'une colonisation qui ne peut aboutir qu'à l'échec si elle se poursuit selon les mêmes modalités. Il adresse en 1847 une mise en garde évidente au pouvoir politique annonçant les événements dramatiques qui auront lieu un siècle plus tard :

« Si [...] nous agissions de manière à montrer qu'à nos yeux les anciens habitants de l'Algérie ne sont qu'un obstacle qu'il faut écarter ou fouler aux pieds ; si nous enveloppons leurs populations, non pour les élever dans nos bras vers le bien-être et la lumière, mais pour les y étreindre et les y étouffer, la question de vie ou de mort se poserait entre les deux races. L'Algérie deviendrait, tôt ou tard, croyez-le, un champ clos, une arène murée, où, les deux peuples devraient combattre sans merci, et où l'un des

---

<sup>19</sup> Qui mettra encore plus d'un siècle à admettre véritablement démocratie et République.

deux devrait mourir. Dieu écarte de nous, Messieurs, une telle destinée ! »<sup>20</sup>

On peut légitimement penser que Tocqueville n'a pas de prévention particulière a priori contre l'islam quand il entreprend la lecture du Coran, notamment parce que nombre de ses proches, de ses relations, de gens qu'il estime, manifestent une grande sympathie pour le Coran et l'islam : Gobineau<sup>21</sup>, Lamoricière qui juge, à l'époque, le Coran supérieur à l'Évangile, Lamartine, certains de ses amis anglais ont des avis à peu près semblables.

Tocqueville, lui, porte des jugements tout à fait ambivalents vis-à-vis de l'islam, ambivalence qui se retrouve dans l'attitude que les responsables de la colonisation devraient avoir vis-à-vis des musulmans, de leur mode de vie et leur civilisation. Il met en évidence la nature de la religion musulmane à partir de ses racines historiques, géographiques et sociales. L'islam est par ses origines, et donc par nature, une religion de pasteurs, qui ne pouvait avoir qu'un culte et des pratiques aussi simples, voire rudimentaires que possible. En revanche : « *Les mosquées ne doivent être bâties qu'au milieu d'une population agglomérée.[...] Au-dehors des villes, le culte musulman n'existe pas. Il n'y a ni mosquée, ni ministre du culte. Les populations sont abandonnées aux marabouts [...], personnages sans caractère que celui que leur prêche la multitude* ».

Tocqueville juge très sévèrement la religion musulmane à laquelle il adresse deux types de critiques : d'une part il dénonce les éléments de violence qui reviennent de façon récurrente dans le Coran, d'autre part il condamne le mélange du religieux du politique et du juridique.

---

<sup>20</sup> O.C., III, 1, p. 329.

<sup>21</sup> Gobineau écrit ainsi à Tocqueville : « *J'ai été autrefois amoureux [de l'islamisme] et très bon musulman...* », ce qui, il en convient, dépasse un peu les faits car il n'a pas matérialisé complètement sa « conversion.

La première critique est moins appuyée que la seconde ; il entre, en effet, une part de violence dans les textes des grandes religions : le Dieu de l'Ancien Testament est singulièrement vindicatif. Dans le livre de la Genèse, l'Éternel refuse l'offrande des fruits de la terre venant de Caïn et choisit l'offrande sanglante d'Abel, les jeunes agneaux du troupeau qu'il a égorgés ! La loi mosaïque, quant à elle, multiplie les appels au meurtre, de la jeune fille qui n'arrive pas vierge au mariage <sup>22</sup>, de la femme adultère, par exemple. Le christianisme a justifié turpitudes et boucheries de toutes sortes et l'impératif : « *tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens !* » n'est pas un fait singulier. Les croisades, la conquête de l'Amérique, le génocide des Indiens et l'esclavage des Noirs ont multiplié les violences, tantôt au nom du christianisme, tantôt avec sa complicité.

Le message christique a certes opéré un renversement des valeurs. Le christianisme originel « *changea la position relative qu'occupaient entre elles les vertus. Les vertus rudes et à moitié sauvages étaient en tête de la liste, il les plaça à la fin. Les vertus douces, telles que l'humanité, la pitié, l'indulgence, l'oubli même des injures, étaient des dernières ; il les plaça avant toutes les autres* ». Mais par la suite le monde chrétien n'a pas été un modèle de douceur et de non-violence. Les citoyens des États-Unis, si attachés à la religion, ne lui ont pas fait mystère de leur décision d'exterminer la totalité des Indiens : « *Le ciel ne les a pas faits pour se civiliser, il faut qu'ils meurent* », et Tocqueville ajoute : « *Satisfait de son raisonnement, l'Américain s'en va au temple où il entend un ministre de l'Évangile répéter que tous les hommes sont frères et que l'Éternel qui les a tous*

---

<sup>22</sup> En ce qui concerne ces appels au meurtre, voir le *Deutéronome*, 13 (10-11), 17 (5), 21 (21), 22 (20-24). En 22 (20-21) on ne peut que penser au sort qui eût été réservé à Marie n'eût été la bienveillance de Joseph, il est écrit en effet : « *Mais si la chose est avérée, et qu'on n'ait pas trouvé à la jeune femme les signes de la virginité, on la fera sortir à la porte de la maison de son père et ses concitoyens la lapideront jusqu'à ce que mort s'ensuive...* »

*faits sur le même modèle leur a donné à tous le devoir de se secourir* <sup>23</sup> ».

La seconde critique est beaucoup plus fondamentale, du point de vue de Tocqueville, qui dénonce constamment le mélange du politique et du religieux (y compris dans le christianisme/catholicisme). Il considère en outre que le cheminement historique qui conduit nécessairement à des formes démocratiques suppose une séparation de l'Eglise et de l'Etat, qu'il juge absolument nécessaire, bien que difficile à réaliser pour l'Europe chrétienne, et qu'il estime quasiment impossible pour le monde musulman. En effet, pour cette civilisation, l'islam et le Coran s'imposent à l'ensemble des domaines et des ordres de la vie politique, économique, juridique, scientifique...

Cette confusion des ordres constitue, pour Tocqueville, la principale faiblesse de l'islam ; elle est la cause première du déclin de la civilisation musulmane, ou au moins à son recul et à sa soumission, pour un temps indéterminé, à l'Occident. Les Turcs occupant l'Algérie faisaient donc preuve de sagesse en interdisant aux religieux toute fonction politique, mais globalement l'islam lui semble tourner le dos à la modernité et s'éloigner ainsi du progrès, du poids politique international et de la démocratie.

On peut reprocher à Tocqueville de ne pas prendre en compte la grandeur passée de la civilisation musulmane, comme s'il ignorait sa suprématie en bien des domaines pendant des siècles, ses réalisations et son importance de l'an Mil à la prise de Constantinople jusqu'à son déclin qui commence à peu près avec la défaite de Lépante, en 1571. Mais son propos est celui d'un coloniste qui dénonce, en outre, les violences faites à l'islam et demande fermement aux autorités françaises en charge de la colonisation de cesser de spolier les fondations pieuses, de respecter les coutumes, d'aider à former les religieux mu-

---

<sup>23</sup> *Quinze jours au désert*, in Gallimard, « la Pléiade », I, p. 219-220.

sulmans <sup>24</sup>, à relever les écoles et reconstruire les mosquées, seuls moyens d'éviter le fanatisme.

Nous ne dirons ici que quelques mots concernant l'hindouisme <sup>25</sup>, mais l'approche est, une fois encore, de type sociologique et met au premier plan les interractions existant entre l'organisation politique d'une société de castes et son expression religieuse. La religion de cette société de castes empêche toute mobilité sociale. Ni la religion ni l'organisation politique de la société hindouiste ne laissent la moindre prise aux philosophies de l'histoire et du changement <sup>26</sup>. Ce qui nous explique, par exemple, pourquoi le pouvoir politique indien entretint, à partir de 1947 et le retour à l'indépendance, de bons rapports avec l'Union soviétique pour faire face à ses adversaires potentiels ; il n'avait rien à craindre de l'idéologie marxiste qui glissait sur la société indienne comme l'eau sur les ailes d'un canard !

Mais c'est évidemment aux rapports existant entre la société et le christianisme <sup>27</sup> que Tocqueville est le plus attentif.

\*

---

<sup>24</sup> La religion musulmane ne possède pas, on le sait, de véritable clergé, au sens que nous donnons habituellement à ce mot.

<sup>25</sup> Le contenu de cette conférence était adapté à son auditoire, ce qui explique pourquoi j'ai choisi de traiter, en la circonstance, (trop) rapidement de la question de l'islam et de l'hindouisme. Le lecteur pourra se reporter à mon livre où la place réservée à ces deux religions est beaucoup plus importante ; il est également possible de consulter la recension fort intelligente et pertinente, parue dans le journal *Le Devoir*, qui a été mise en ligne à l'adresse : <http://www.ledevoir.com/2007/11/10/163660.html> .

<sup>26</sup> Les choses ont beaucoup évolué. En 1980, Claude Bruaire, avec lequel j'entamais ma thèse de doctorat à Paris IV Sorbonne, organisa pour le séminaire de 3<sup>e</sup> cycle auquel j'appartenais une réunion dans laquelle des philosophes indiens et français confrontèrent deux visions l'une historique, l'autre non, du Monde. A la même époque, Indira Gandhi affirmait aux occidentaux que son pays était prêt à entrer dans la modernité de plain pied ; l'avenir lui a donné raison.

<sup>27</sup> Du christianisme des origines aux différences majeures existant entre le catholicisme, le protestantisme et les sectes.

Le christianisme naissant n'est d'abord qu'une secte marginale du judaïsme comme il existait d'autres de plus ample importance à la même époque : quelques disciples se groupent autour du Christ comme d'autres suivent Jean-Baptiste ou comme les Zélotes, font le coup de main contre l'occupant<sup>28</sup>. Les événements historiques, les luttes entre différents groupes ou sectes, favorables ou opposés à l'occupant (courants religieux du judaïsme officiel ou courants marginaux), la situation de l'occupant lui-même, aboutissent à ce qui fut, en un premier temps un événement minime : « le cas Jésus », la mise à mort d'un « prophète » dérangeant pour les autorités politiques et religieuses dont il était facile de se débarrasser en l'accusant de blasphème ! Or, en quelques décennies le christianisme acquiert force morale et autonomie, puis se répand, en trois siècles, dans tout le Bassin Méditerranéen et possède dès lors une vocation universelle.

Deux éléments ont présidé à l'expansion de cette nouvelle religion : d'une part l'universalité du message, l'originalité et la grandeur du christianisme, son authenticité et sa véracité pour celui qui a la foi, et, d'autre part, le fait que les deux disciples majeurs, Pierre et Paul, ont installé cette religion à Rome, la capitale de l'Empire. Pierre qui a reçu du Christ la mission d'être le premier chef de l'Eglise et de diffuser le message de l'Évangile - la bonne nouvelle - et Paul, cet « apôtre » si particulier qui n'a pas connu le Christ et a même persécuté les premiers disciples avant d'être, lui, le Juif authentique et défenseur de l'orthodoxie, celui qui fera l'articulation des deux mondes en mettant au premier plan l'universalité du message christique : le salut n'est plus réservé aux seuls Juifs, les différences sont abolies entre circoncis et incirconcis, hommes et femmes, maîtres et esclaves<sup>29</sup>.

---

<sup>28</sup> Comme Barabas dont les partisans demandent la libération à Pilate, et, par conséquent, la mise à mort du Christ !

<sup>29</sup> « *Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ.* » (Épître aux Galates, 3, 28)

Ainsi le lien structurel unissant l'état d'une société et les formes religieuses qui sont les siennes apparaît à Tocqueville comme particulièrement significatif de la capacité du christianisme originel de s'adapter à l'Empire romain avec lequel il partage une identité structurelle et même systémique : il existe un seul Dieu comme il existe un seul César. Face à Dieu, dans l'ordre du religieux, comme face à César, dans l'ordre du politique, tous les hommes apparaissent comme finalement égaux dans leur petitesse.

Puis, lorsque l'Empire s'effondre pour laisser place à des pouvoirs multiples, à nombre de féodalités, le christianisme connaît une mutation de même nature, une forme de régression vers une sorte de néopaganisme qui réintroduit des « divinités » intermédiaires avec le culte des saints qui va de pair avec les pèlerinages et les pratiques annexes vis-à-vis desquelles Tocqueville se montrera toujours excessivement critique. Il distingue donc trois moments successifs et différents du christianisme correspondant à trois états de la société : l'unité sociale sous l'Empire romain, la société féodale caractérisée par l'émiettement et la dispersion, puis la société d'Ancien Régime qui trouve son apogée dans la monarchie absolue qui est cause de sa propre perte.

#### Premier moment :

« Ce que j'ai dit précédemment, écrit-il, que l'égalité porte les hommes à des idées très générales et très vastes, doit principalement s'entendre en matière de religion. Des hommes semblables et égaux conçoivent aisément la notion d'un Dieu unique, imposant à chacun d'eux les mêmes règles et leur accordant le bonheur futur au même prix. L'idée de l'unité du genre humain les ramène sans cesse à l'idée de l'unité du Créateur, tandis qu'au contraire des hommes très séparés les uns des autres et fort dissemblables en arrivent volontiers à faire autant de divinités qu'il y a de peuples, de castes, de classes et de familles, et à tracer mille chemins particuliers pour aller au ciel.

L'on ne peut disconvenir que le christianisme lui-même n'ait en quelque façon subi cette influence qu'exerce l'état social et politique sur les croyances religieuses.

Au moment où la religion chrétienne a paru sur la terre, la Providence, qui, sans doute, préparait le monde pour sa venue, avait réuni une grande partie de l'espèce humaine, comme un immense troupeau, sous le sceptre des Césars. Les hommes qui composaient cette multitude différaient beaucoup les uns des autres; mais ils avaient cependant ce point commun, qu'ils obéissaient tous aux mêmes lois; et chacun d'eux était si faible et si petit par rapport à la grandeur du prince, qu'ils paraissaient tous égaux quand on venait à les comparer à lui.

Il faut reconnaître que cet état nouveau et particulier de l'humanité dut disposer les hommes à recevoir les vérités générales que le christianisme enseigne, et sert à expliquer la manière facile et rapide avec laquelle il pénétra alors dans l'esprit humain ».

- Second temps :

« La contre-épreuve se fit après la destruction de l'Empire.

Le monde romain s'étant alors brisé, pour ainsi dire, en mille éclats, chaque nation en revint à son individualité première. Bientôt, dans l'intérieur de ces nations, les rangs se graduèrent à l'infini; les races se marquèrent, les castes partagèrent chaque nation en plusieurs peuples. Au milieu de cet effort commun qui semblait porter les sociétés humaines à se subdiviser elles-mêmes en autant de fragments qu'il était possible de le concevoir, le christianisme ne perdit point de vue les principales idées générales qu'il avait mises en lumière. Mais il parut néanmoins se prêter, autant qu'il était en lui, aux tendances nouvelles que le fractionnement de l'espèce humaine faisait naître. Les hommes continuèrent à n'adorer qu'un seul Dieu créateur et conservateur de toutes choses; mais chaque peuple, chaque cité, et, pour ainsi dire, chaque homme, crut pouvoir obtenir quelque privilège à part et se créer des protecteurs particuliers auprès du souverain maître. Ne pouvant diviser la Divinité, l'on multiplia du moins et l'on grandit outre mesure ses agents; l'hommage dû aux anges et aux saints devint, pour la plupart des chrétiens, un culte presque idolâtre, et l'on put craindre un moment que la religion chrétienne ne rétrogradât vers les religions qu'elle avait vaincues.

Il me paraît évident que plus les barrières qui séparaient les nations dans le sein de l'humanité, et les citoyens dans l'intérieur de chaque peuple, tendent à disparaître, plus l'esprit humain se dirige, comme de lui-même, vers l'idée d'un être unique et tout-puissant, dispensant également et de la même manière les mêmes lois à chaque homme. C'est donc particulièrement dans ces siècles de démocratie qu'il importe de ne pas laisser

confondre l'hommage rendu aux agents secondaires avec le culte qui n'est dû qu'au Créateur ».

La troisième étape conduit à la sécularisation et au monde moderne. L'Ancien Régime instaure la religion d'Etat et conduit naturellement à une Révolution anti-religieuse lorsque l'état social du pays est devenu véritablement démocratique.

C'est parce que, sous l'Ancien Régime, la politique et la religion, le politique et le religieux, ont été étroitement imbriqués que la Révolution est devenue anti-religieuse, par accident, bien qu'elle ne le fût pas par nature. Vérité paradoxale dans un pays catholique dont une partie de l'historiographie, essentiellement chrétienne, a constamment dénoncé les persécutions religieuses et l'anticléricisme foncier de la Révolution. Si l'Église a été si violemment attaquée, c'est parce qu'elle participait intimement du pouvoir et que celui-ci étant attaqué, elle l'était également, naturellement et nécessairement. Le tableau doit cependant, pour être vrai, intégrer toutes les nuances permettant de présenter une vision historique objective, c'est pourquoi Tocqueville souligne deux éléments importants de nature hétérogène, d'une part, la qualité du clergé à la veille de la Révolution, d'autre part, le fait que la Révolution elle-même se soit constituée comme un élément religieux.

Premier paradoxe, celui d'une Église de France intrinsèquement liée au pouvoir et attaquée en même temps que lui, parce que perçue comme un adversaire politique, alors que, dans le même temps, elle était plus remarquable que jamais :

« Je ne sais [...] s'il y eut jamais dans le monde un clergé plus remarquable que le clergé catholique de France au moment où la Révolution l'a surpris, plus éclairé, plus national, moins retranché dans les seules vertus privées, mieux pourvu de vertus publiques, et en même temps de plus de foi : la persécution l'a bien montré. J'ai commencé l'étude de l'ancienne société, plein de préjugés contre lui ; je l'ai finie, plein de respect ».

Second paradoxe : cette Révolution, antireligieuse par accident, s'est elle-même constituée sur un modèle religieux. Elle a, en effet, développé une forme de prosélytisme lié à une vision du monde et à une eschatologie. Tocqueville rapproche donc ce phénomène de trois antécédents historiques : le christianisme des origines, les mouvements religieux qui ont échoué dans l'Europe du XVe siècle et le développement de l'islam :

« Comme [la Révolution] avait l'air de tendre à la régénération du genre humain plus encore qu'à la réforme de la France, elle a allumé une passion que, jusque-là, les révolutions politiques les plus violentes n'avaient jamais pu produire. Elle a inspiré le prosélytisme et fait naître la propagande. Par là, enfin, elle a pu prendre cet air de révolution religieuse qui a tant épouventé les contemporains ; ou plutôt elle est devenue elle-même une sorte de religion nouvelle, religion imparfaite, il est vrai, sans Dieu, sans culte et sans autre vie, mais qui, néanmoins, comme l'islamisme, a inondé toute la terre de ses soldats, de ses apôtres et de ses martyrs ».

\*

***Séparer l'Eglise et l'État, distinguer,  
pour leur intérêt propre, pouvoir politique  
et pouvoir religieux. L'exemple américain***

[Retour à la table des matières](#)

La religiosité du pays, qui a joué un rôle capital dès le peuplement initial des États-Unis, demeure l'une des clés permettant de comprendre pourquoi la religion est la première force politique du pays dans l'exacte mesure où elle ne se mêle pas de politique, c'est là un point capital qui contribue à faire de Tocqueville un partisan inconditionnel de la séparation de l'Église et de l'État :

« En Amérique, la religion s'est, pour ainsi dire, posé elle-même ses limites; l'ordre religieux y est resté entièrement distinct de l'ordre politique, de telle sorte qu'on a pu changer facilement les lois anciennes sans ébranler les anciennes croyances ».

Cette séparation du fait religieux et du politique, jointe à l'existence de diverses Églises ou sectes, fait l'objet d'un véritable consensus de la part de l'immense majorité des citoyens : dans la vie quotidienne, chacun peut attaquer sans dommage une secte ou une religion mais s'il les attaque toutes, il se discrédite et perd *de facto*, sinon *de jure*, toute crédibilité aux yeux de ses concitoyens. Un candidat à un mandat électif peut très bien être incroyant, à condition de n'en rien dire ; avouer, ou, pire, afficher son incroyance, c'est être assuré de ne jamais faire une carrière politique :

« La religion, qui, chez les Américains, ne se mêle jamais directement au gouvernement de la société, doit donc être considérée comme la première de leurs institutions politiques. [...]

Je ne sais si tous les Américains ont foi dans leur religion, car qui peut lire au fond des cœurs ? Mais je suis sûr qu'ils la croient nécessaire au maintien des institutions républicaines. Cette opinion n'appartient pas à une classe de citoyens ou à un parti, mais à la nation entière; on la retrouve dans tous les rangs.

Aux États-Unis, lorsqu'un homme politique attaque une secte, ce n'est pas une raison pour que les partisans mêmes de cette secte ne le soutiennent pas; mais s'il attaque toutes les sectes ensemble, chacun le fuit, et il reste seul ».

Aux yeux des citoyens des États-Unis l'incroyant, ou du moins celui qui affirme son incroyance, n'est pas digne de confiance, même aux yeux de celui qui est lui-même athée ou agnostique. L'affirmation de l'appartenance à une Eglise ou une religion fait partie du conformisme social et relève d'une conception globale de l'intérêt bien entendu qui constitue l'une des caractéristiques des sociétés démocratiques. Le choix que la société américaine fait du religieux, entendons par là de l'affirmation d'une religion, s'apparente assez bien à une forme très rudimentaire de pari <sup>30</sup>.

La religion garantit à l'individu une forme d'assurance dont il a besoin pour vivre dans ce monde, à égale distance du matérialisme

---

<sup>30</sup> Une sorte de pari pascalien rudimentaire, une option « économique », un investissement spéculatif en quelque sorte.

réducteur et de l'obscurantisme archaïque ; elle seule peut donner un sens au monde et donner du sens à l'existence : l'individu et la société ont donc intérêt à ne pas se cantonner dans une forme de matérialisme réducteur. Alors qu'en France le traumatisme des persécutions religieuses de la Révolution subsiste, les États-Unis offrent l'exemple d'un peuple et d'un État vivant sous un régime démocratique dans lequel la religion est d'autant mieux établie et d'autant plus forte qu'elle est séparée du politique ; mieux encore, c'est dans l'exacte mesure où la religion reste à l'écart de la sphère politique qu'elle est la principale force politique du pays :

« À mon arrivée aux États-Unis, ce fut l'aspect religieux du pays qui frappa d'abord mes regards.[...]

J'avais vu parmi nous l'esprit de religion et l'esprit de liberté marcher presque toujours en sens contraire. Ici, je les retrouvais intimement unis l'un à l'autre : ils régnaient ensemble sur le même sol.

Chaque jour je sentais croître mon désir de connaître la cause de ce phénomène.[...]

Ceci me conduisit à examiner plus attentivement que je ne l'avais fait jusqu'alors la position que les prêtres américains occupent dans la société politique. Je reconnus avec surprise qu'ils ne remplissent aucun emploi public. Je n'en vis pas un seul dans l'administration, et je découvris qu'ils n'étaient pas même représentés au sein des assemblées.

La loi, dans plusieurs États, leur avait fermé la carrière politique ; l'opinion dans tous les autres.

Lorsque enfin je vins à rechercher quel était l'esprit du clergé lui-même, j'aperçus que la plupart de ses membres semblaient s'éloigner volontairement du pouvoir, et mettre une sorte d'orgueil de profession à y rester étrangers ».

Pour le reste, Tocqueville se garde bien de juger ce qu'il en est de la foi réelle et du conformisme, de l'authenticité et du pharisaïsme et/ou des convenances d'une société puritaine. Pour l'individu avoir la foi et poser les gestes de la foi sont deux choses différentes ; pour la société, l'apparence compte plus que le fond des choses. Peu importe,

pour la société, qu'un acte soit authentiquement religieux ou moral puisque d'un point de vue sociétal l'apparence offre ici la même garantie pour le corps social que la réalité : l'exigence sectaire est purement formelle et se moque bien des canons kantien<sup>31</sup> ainsi qu'il l'écrit à son ami Kergorlay :

« [Aux États-unis] on suit une religion comme nos pères prenaient une médecine au mois de mai, si ça ne fait pas de bien, a-t-on l'air de dire, au moins ça ne peut pas faire de mal, et il est d'ailleurs convenable de se conformer à la règle commune ».

### *L'avenir du christianisme*

[Retour à la table des matières](#)

L'Église catholique me fait penser à l'un de ces chats des dessins animés qui avancent levant la tête, voire fermant les yeux, sans s'apercevoir qu'au bout d'un moment ils marchent au-dessus du vide.

(Etienne Charpentier, l'un des grands bibliistes français disparu voici 25 ans),

La question qui se pose à nous et à la chrétienté, depuis longtemps, depuis l'époque de Tocqueville, Lamennais et Lacordaire est celle de l'avenir du christianisme et/ou du catholicisme. *Le christianisme va-t-il mourir*<sup>32</sup> ? demandait Jean Delumeau voici trente ans. La question

---

<sup>31</sup> Du point de vue de la société, peu importe qu'un acte soit authentiquement moral, au sens kantien, ou que la foi du citoyen soit véritable, ou non, si l'acte est conforme à la morale et aux exigences de la société ; de même le puritanisme « anglo-américain », pour employer une terminologie tocquevillienne, exige que soient respectées les formes extérieures de la religion. Peu importe que la foi soit réelle, pourvu qu'elle soit affirmée, revendiquée. Il y a là une forme de duplicité et de surenchère que Tocqueville ne manque pas de souligner.

<sup>32</sup> Quand il se pose la question : « *Le christianisme va-t-il mourir ?* » - Hachette, 1977 - Jean Delumeau, en bon catholique, assimile christianisme et catholicisme, et laisse entendre que la réponse est « Oui », oubliant la vitalité de

est plus que jamais d'actualité au moment où il reste moins de 5% de catholiques pratiquants réguliers (« messalisants ») en France et où, plus grave encore, la transmission aux plus jeunes est réduite à la portion congrue <sup>33</sup>.

### *La relation de Tocqueville avec le catholicisme relève d'une forme d'amour contrarié*

[Retour à la table des matières](#)

L'attitude de Tocqueville vis-à-vis du christianisme est ambivalente : il admire profondément le message des Évangiles et le renversement de valeurs opéré par le christianisme originel, qui est porteur d'un système axiologique déjà démocratique. Il y a bien là, pour lui, une part de mystère et de sacré, mais il se refuse à entrer plus avant dans cette problématique. Le mystère de l'incarnation lui demeure étranger, en ce sens, il n'est donc pas croyant et ne souscrit pas aux vérités de foi, aux dogmes/postulats de la religion catholique avec laquelle il entretient une sorte de dépit amoureux.

---

certaines Églises et/ou sectes protestantes... Odon Vallet semble penser à peu près la même chose, pour des raisons comparables, voir : *Dieu n'est pas mort...mais il est un peu malade* – Bayard, 2007- .

<sup>33</sup> Vérité bien difficile à admettre par ceux qui préfèrent casser le thermomètre que de reconnaître la fièvre. Il suffit cependant pour s'en convaincre de participer à la messe du dimanche dans les paroisses, ou de constater que dans un pays où plus des 2/3 des citoyens se considèrent (raient) sinon comme catholiques, du moins comme de tradition catholique [tradition avec laquelle ils accepteraient volontiers de renouer...s'il y avait une offre] moins de 20% des enfants d'une tranche d'âge font aujourd'hui leur communion contre plus de 80% en 1970 ! L'enquête IFOP pour La Croix, en juillet 2006 indique que de 1952 à 2006, le nombre de Français se réclamant du catholicisme est passé de 87% à 65%, mais ce chiffre demeure potentiellement élevé, en revanche, le nombre de pratiquants réguliers « messalisants » est passé de 27% à 4.5%, c'est-à-dire qu'il a chuté de plus de 83% !

Son jugement quant à l'avenir du catholicisme évolue également. Dans la première *Démocratie*, il cherche les raisons qui permettraient de considérer le catholicisme, religion démocratique par excellence, qui met au premier plan l'égalité des enfants de Dieu (alors que le monde protestant, souligne-t-il, accorde la première place à la liberté), comme une religion de grand avenir. Mais ensuite, plus il avance dans le temps, plus il se heurte aux positions d'une pratique vaticane qui manque son rendez-vous avec l'Histoire, s'arc-boute contre l'esprit du temps vis-à-vis duquel elle marche à rebours et se condamne sans doute à terme définitivement.

Pendant son voyage américain, la rencontre avec les prêtres catholiques des États-Unis et du Canada a fait naître en lui quelque espoir. Dans les lettres qu'il écrit à sa parentèle pendant son bref séjour au Bas-Canada, il fait l'éloge du clergé canadien, ouvert et acquis aux idées démocratiques contrairement aux prêtres qui viennent d'Europe :

« Le curé est bien véritablement ici le pasteur du troupeau [...]. Ou il faut nier l'utilité d'un clergé, ou l'avoir comme au Canada.[...]

Le clergé ne forme ici qu'un corps compact avec le peuple. Il partage ses idées, il entre dans ses intérêts politiques, il lutte avec lui contre le pouvoir. Sorti de lui, il n'existe que pour lui. On l'accuse ici d'être démagogue. Je n'ai pas entendu dire qu'on fit le même reproche aux prêtres catholiques en Europe. Le fait est qu'il est libéral, éclairé et cependant profondément croyant. [...]

Les prêtres français qui nous arrivent d'Europe, semblables aux nôtres pour leurs mœurs, leur sont absolument différents pour la tendance politique. Ce qui me fait croire que le caractère politique de nos prêtres est spécial au Canada, c'est que les prêtres qui nous arrivent de temps en temps de France montrent au contraire pour le pouvoir une condescendance et un esprit de docilité que nous ne pouvons concevoir ».

Aussi se prend-il à espérer, mais l'espoir sera de courte durée, que la religion qu'il « *professe* » se mette, en se réformant, en phase avec le monde qui vient et parvienne à prendre toute sa place dans le jeu

politique démocratique, à rejoindre, voire dépasser le protestantisme aux États-Unis et dans le monde. L'essentiel est, sans doute pour lui, moins la piété véritable que le rôle sociétal de la religion comme institution répondant à une nécessité individuelle/existentielle et à une nécessité sociale et « politique ». Mais il est malgré tout, à ce moment, dans les années 1831-1835, dans le même univers mental que Lamennais ou Lacordaire, comme le souligne Françoise Mélonio. Mais ses prises de position évoluent en fonction, et en sens inverse, de celles de la hiérarchie catholique : il n'est proche que du premier Lacordaire, celui d'avant le ralliement aux positions vaticanes et la condamnation de Lamennais et, lorsque le 19 mars 1838, Lacordaire fait paraître sa *Lettre sur le Saint-Siège*, réfutant les thèses de Lamennais, il écrit à Corcelle : « *J'ai lu la brochure de Lacordaire qui me paraît constituer un mauvais livre, et même, si je ne me trompe, une mauvaise action* ».

De 1831 à la veille de sa mort, on le voit tracer, dans ses prises de position et textes successifs, les contours de ce que serait un christianisme et/ou un catholicisme réconcilié (et non rallié) au monde moderne, qui resterait ferment attaché à la doctrine et, d'abord au message des Évangiles, mais qui prendrait de la distance par rapport au lourd appareil dogmatique. Le fait religieux étant par nature lié à l'état social et politique, au *hic et nunc* de la société, la religion doit se (ré)concilier avec les mœurs du temps qui ne sont qu'un épiphénomène, mais incontournable, qui ne remet pas en cause les vérités de foi, sauf à ériger n'importe quoi, n'importe qui, n'importe quelle exigence alimentaire, vestimentaire, sexuelle ou autre, en vérité de foi et porter ainsi le préjudice le plus lourd au message christique. Le premier devoir de l'Église devrait être d'établir une distinction essentielle entre le message de l'Évangile et ce qui n'est qu'accessoire et lié au temps, la vérité demeure au-delà des épiphénomènes, mais la religion s'incarne, *in situ*, dans un temps, une histoire et une société où les mœurs évoluent.

## *Pour un christianisme des temps démocratiques*

[Retour à la table des matières](#)

Le christianisme est donc, par sa nature même et son histoire, la religion des temps démocratiques. Partant des formes que revêt et revêtira la démocratie moderne, d'une part, des principes fondamentaux du christianisme, de l'autre, Tocqueville déduit l'expression qui devrait être la sienne pour éviter les heurts, les schismes, les déchirements et s'adapter au mieux aux individus, aux temps et aux mœurs, car même si la religion a pour fonction de renvoyer à la transcendance, elle est le fait d'êtres humains pris dans l'écclésiété d'une société, d'un lieu, d'une époque. La religion a pour fonction de relier le temporel et le spirituel, elle est nécessairement séculière et, par conséquent, si l'hétérogénéité du Royaume et du Monde est inévitable, elle doit donner aux citoyens l'idée de l'au-delà et de la transcendance sans pour autant oublier, mépriser ni condamner ce monde-ci puisqu'il est le lieu où se joue la vie de tous.

Pour prendre sa place dans le monde moderne, la religion chrétienne doit s'appuyer sur les éléments fondamentaux de la doctrine, et surtout distinguer l'essentiel et l'accessoire, le fond et la forme. Le fond est intangible, la forme doit changer, elle est d'un temps et d'une époque, les religions qui vont à rebours des mœurs ont à voir avec le fanatisme qu'elles expriment ou auquel elles mènent. Mais le besoin religieux étant commun à la majorité des hommes et des sociétés, Tocqueville poursuit jusqu'à son terme sa réflexion pour définir, fût-ce à son usage personnel car il ne dispose d'aucune autorité en la matière, ce que pourrait être un christianisme des temps démocratiques. À ce stade de son analyse, il distingue trois « ordres » :

- les rapports qui doivent s'établir entre la religion et les mœurs du temps, ainsi que les formes extérieures que doit prendre la religion dans une démocratie moderne

- l'importance et la place qui doivent être réservées aux dogmes
- la séparation du religieux et du politique.

### *Éviter d'aller inutilement à rebours des mœurs et/ou de l'opinion du temps*

[Retour à la table des matières](#)

« Je sais qu'on ne manquera pas de m'objecter que les religions, ayant toutes pour objet des vérités générales et éternelles, ne peuvent ainsi se plier aux instincts mobiles de chaque siècle, sans perdre aux yeux des hommes le caractère de la certitude : je répondrai encore ici qu'il faut distinguer très soigneusement les opinions principales qui constituent une croyance et qui y forment ce que les théologiens appellent des articles de foi, et les notions accessoires qui s'y rattachent. Les religions sont obligées de tenir toujours ferme dans les premières, quel que soit l'esprit particulier du temps; mais elles doivent bien se garder de se lier de la même manière aux secondes, dans les siècles où tout change sans cesse de place et où l'esprit, habitué au spectacle mouvant des choses humaines, souffre à regret qu'on le fixe. L'immobilité dans les choses extérieures et secondaires ne me paraît une chance de durée que quand la société civile elle-même est immobile; partout ailleurs, je suis porté à croire que c'est un péril.[...]

La principale affaire des religions est de purifier, de régler et de restreindre le goût trop ardent et trop exclusif du bien-être que ressentent les hommes dans les temps d'égalité; mais je crois qu'elles auraient tort d'essayer de le dompter entièrement et de le détruire. Elles ne réussiront point à détourner les hommes de l'amour des richesses; mais elles peuvent encore leur persuader de ne s'enrichir que par des moyens honnêtes.

Ceci m'amène à une dernière considération qui comprend, en quelque façon, toutes les autres. À mesure que les hommes deviennent plus semblables et plus égaux, il importe davantage que les religions, tout en se mettant soigneusement à l'écart du mouvement journalier des affaires, ne heurtent point sans nécessité les idées généralement admises, et les intérêts permanents <sup>34</sup>qui règnent dans la masse; car l'opinion commune apparaît de plus en plus comme la première et la plus irrésistible des puissances; il n'y a pas en dehors d'elle d'appui si fort qui permette de résister longtemps à ses coups. Cela n'est pas moins vrai chez un peuple démocratique, sou-

---

<sup>34</sup> Tocqueville pense également ici aux mœurs.

mis à un despote, que dans une république. Dans les siècles d'égalité, les rois font souvent obéir, mais c'est toujours la majorité qui fait croire; c'est donc à la majorité qu'il faut complaire dans tout ce qui n'est pas contraire à la foi ».

## *Éviter la surcharge dogmatique*

[Retour à la table des matières](#)

« Une autre vérité me paraît fort claire: c'est que les religions doivent moins se charger de pratiques extérieures dans les temps démocratiques que dans tous les autres.

J'ai fait voir, à propos de la méthode philosophique des Américains, que rien ne révolte plus l'esprit humain dans les temps d'égalité que l'idée de se soumettre à des formes. Les hommes qui vivent dans ces temps supportent impatiemment les figures; les symboles leur paraissent des artifices puérils dont on se sert pour voiler ou parer à leurs yeux des vérités qu'il serait plus naturel de leur montrer toutes nues et au grand jour; ils restent froids à l'aspect des cérémonies et ils sont naturellement portés à n'attacher qu'une importance secondaire aux détails du culte.

Ceux qui sont chargés de régler la forme extérieure des religions dans les siècles démocratiques doivent bien faire attention à ces instincts naturels de l'intelligence humaine, pour ne point lutter sans nécessité contre eux. Je crois fermement à la nécessité des formes; je sais qu'elles fixent l'esprit humain dans la contemplation des vérités abstraites, et, l'aidant à les saisir fortement, les lui font embrasser avec ardeur. Je n'imagine point qu'il soit possible de maintenir une religion sans pratiques extérieures; mais, d'une autre part, je pense que, dans les siècles où nous entrons, il serait particulièrement dangereux de les multiplier outre mesure; qu'il faut plutôt les restreindre, et qu'on ne doit en retenir que ce qui est absolument nécessaire pour la perpétuité du dogme lui-même, qui est la substance des religions, dont le culte n'est que la forme. Une religion qui deviendrait plus minutieuse, plus inflexible et plus chargée de petites observances dans le même temps que les hommes deviennent plus égaux, se verrait bientôt réduite à une troupe de zéloteurs passionnés au milieu d'une multitude incrédule. [...]

*Les intégrismes font/sont le jeu du fanatisme*

[Retour à la table des matières](#)

« J'ai fait voir comment, dans les temps de lumières et d'égalité, l'esprit humain ne consentait qu'avec peine à recevoir des croyances dogmatiques, et n'en ressentait vivement le besoin qu'en fait de religion. Ceci indique d'abord que, dans ces siècles-là, les religions doivent se tenir plus discrètement qu'en tous les autres dans les bornes qui leur sont propres, et ne point chercher à en sortir; car, en voulant étendre leur pouvoir plus loin que les matières religieuses, elles risquent de n'être plus crues en aucune matière. Elles doivent donc tracer avec soin le cercle dans lequel elles prétendent arrêter l'esprit humain, et au-delà le laisser entièrement libre de l'abandonner à lui-même ».

Le christianisme des temps démocratiques devrait absolument éviter une surcharge de dogmes maladroits, ou anachroniques et le dogme de l'immaculée conception représente une innovation inutile et fort peu pertinente :

« Je sais que l'opinion qu'on vient de rendre obligatoire [à Rome] était fort ancienne et respectable ; mais d'imposer, aujourd'hui, au bout de bientôt 2000 ans, à la croyance, un mystère cela me paraît bien hardi [...] [d'] introduire une telle nouveauté dans l'Église. J'appelle nouveauté l'obligation de croire un mystère auquel on n'avait pas besoin de se soumettre pour rester catholique... <sup>35</sup> ».

La constitution de l'appareil dogmatique appartient certes aux Églises mais en des temps démocratiques, celui-ci gagnerait à être réduit au strict nécessaire et la religion s'adressant à des individus situés dans un temps, un lieu, une civilisation, devrait, par sagesse et réalisme, éviter d'aller inutilement à rebours des mœurs du moment. Tocqueville affirme avec force que si la religion n'a pas à suivre absolument les mœurs elle a encore moins intérêt à aller à rebours de celles-ci <sup>36</sup>.

***Enfin plus que tout, l'Église  
ne doit pas s'inféoder au pouvoir politique***

---

<sup>35</sup> O.C., XV, 2, Lettre à Francisque de Corcelle, 28 décembre 1854.

<sup>36</sup> Que l'on songe aux conséquences de l'Encyclique *Humanae vitae*.

[Retour à la table des matières](#)

Le 3 mai 1835, Tocqueville écrit à Lord Radnor une lettre remarquable dans laquelle il explique les fluctuations de l'Église dans l'opinion publique française en fonction des rapports que la hiérarchie catholique a entretenus historiquement avec le pouvoir politique depuis la Révolution ; le poids moral et l'influence du catholicisme français a toujours été depuis 1789 inversement proportionnel à la proximité de la hiérarchie catholique avec le pouvoir politique :

My lord,

Lorsque Napoléon rétablit en France l'exercice de la religion catholique, il ne rendit pas au clergé ses biens-fonds; mais il lui appliqua une partie du budget de l'État. Les prêtres, de propriétaires, devinrent salariés. [...]

Les Bourbons revinrent avec l'idée qu'il fallait appuyer le trône contre l'autel.

[...]Les places furent souvent données en vue des croyances de ceux qui les demandaient plus qu'en considération de leur capacité. On le crut du moins. A mesure que la Restauration s'établissait, l'union de l'État et de l'Église devenait de plus en plus évidente. [...]

Ce fut alors qu'on vit renaître ce qu'on appelle chez nous « l'esprit voltairien », c'est-à-dire l'esprit d'hostilité systématique et de moqueries non seulement contre les ministres de la religion, mais contre la religion elle-même et le christianisme sous toutes les formes. [...] La haine d'une partie de la population contre le clergé prit une violence inconcevable. [...] Le clergé qui n'était d'aucun parti sous l'Empire devint sous la Restauration un parti. Il se joignit aux absolutistes les plus décidés, et prêcha souvent en chaire en faveur du pouvoir absolu de la couronne.

De là résulta un effet bien funeste: presque tous les libéraux, c'est-à-dire la grande majorité de la nation, devinrent irréligieux par principes politiques. En faisant de l'impiété, ils croyaient faire de l'opposition. [...]

Il n'est personne en France, à quelque parti qu'il appartienne, qui ne considère les haines religieuses que la Restauration a fait naître comme la cause principale de la chute des Bourbons. [...]

Le clergé avait si bien uni son sort à celui du roi que quand le roi vint à être renversé de son trône en juillet 1830, les prêtres se crurent tous menacés dans leur personne. [...] Le mot religion de l'État était supprimé de la Charte, et en place on mettait religion du plus grand nombre des Français. [...]

Du moment où le clergé eut perdu son pouvoir politique, et dès qu'on crut apercevoir qu'il était plutôt menacé de persécution que l'objet de la faveur du gouvernement, les haines qui l'avaient poursuivi pendant toute la Restauration. [...] Il fut évident que le mouvement de réaction qui allait retraîner les esprits vers les idées religieuses était commencé. Je pense qu'à l'époque où nous sommes arrivés, ce mouvement n'échappe plus à personne. Les publications irréligieuses sont devenues extrêmement rares (je n'en connais même pas une seule). La religion et les prêtres ont entièrement disparu des caricatures. Il est très rare dans les lieux publics d'entendre tenir des discours hostiles au clergé ou à ses doctrines. [...]

La plupart des libéraux que les passions irréligieuses avaient jadis poussés à la tête de l'opposition [...] reconnaissent l'utilité politique d'une religion, et déplorent la faiblesse de l'esprit religieux dans la population. Mais le changement le plus grand se remarque dans la jeunesse.

Depuis que la religion est placée en dehors de la politique, un sentiment religieux, vague dans son objet, mais très puissant déjà dans ses effets, se découvre parmi les jeunes gens. [...] Plusieurs croient; tous voudraient croire. Ce sentiment les amène dans les églises lorsqu'un prédicateur célèbre doit y porter la parole. Lors de mon départ de Paris, les preuves de la religion étaient exposées tous les dimanches dans la cathédrale par un jeune prêtre doué d'une rare éloquence. Près de cinq mille jeunes gens assistaient régulièrement à ses sermons <sup>37</sup>.

## *Le retour du refoulé*

[Retour à la table des matières](#)

L'embellie, on le sait, ne dura pas. Le pontificat de Pie IX allait engager l'Église à rebours de la société et de mœurs, du libéralisme

---

<sup>37</sup> Tocqueville fait allusion aux sermons de carême prêchés par Lacordaire à Notre-Dame de Paris.

politique et de tout mouvement vers la démocratie. L'Église de France, quant à elle, allait reprendre son soutien aux régimes autoritaires et anti-démocratiques de Napoléon III à Pétain <sup>38</sup>, une forme de crime contre la pensée politique dont le cadavre demeure aujourd'hui bien encombrant et qui joue un rôle considérable dans le déclin religieux des trois grandes Eglises catholiques latines qui ont soutenu outre Pétain, Franco et Mussolini.

\*

La dénonciation tocquevillienne du lien de l'Église avec le pouvoir politique se fait plus vigoureuse encore lorsque celui-ci est, comme le second Empire, moralement indéfendable ; compromission qui ne peut que renforcer le discrédit de la religion qui se porte à elle-même le plus grand préjudice, ce qui explique la teneur de la lettre fausement déférente mais vraiment très ironique qu'il adresse à Monseigneur Daniel, évêque de Coutances un an avant sa mort, en mars 1858 :

« Monseigneur,

En même temps que je vous exprime avec une parfaite sincérité ces sentiments que la lecture de votre Mandement m'a inspirés, me permettez-vous, monseigneur, de vous soumettre, avec toute la défiance que je dois avoir en moi-même quand je vous parle, une observation critique. Elle se rapporte à ce paragraphe du Mandement, page 31, où vous parlez de l'Envoyé du Très-Haut, Celui que sa grâce a choisi, ce Ministre des divins Conseils, etc. Il m'a paru que ces paroles impliquaient une sorte de consécration au nom de la religion [du gouvernement actuel] ; et j'avoue avec candeur que venant d'un homme tel que vous, elles m'ont ému. Je ne veux point assurément, entrer dans une discussion politique. Je me suppose ami des institutions actuelles (ce que je confesse que je ne suis point), et, partant de cette donnée même, je me demande s'il n'y a pas quelque danger

---

<sup>38</sup> C'est évidemment, en premier lieu, la hiérarchie catholique qui est coupable, elle qui soutient la politique du maréchal (alors que des prêtres la condamnent et résistent), cette hiérarchie qui, à l'exception de deux évêques, se tait lorsque le pouvoir instaure des lois anti-juives et multiplie rafles qui mènent à la déportation et à la mort.

pour la religion à prendre parti pour le pouvoir nouveau et à le recommander en pareils termes au nom de Dieu. J'ai vu, de mon temps même, l'Église mêler aussi sa cause à celle du premier empereur ; je l'ai vue de même couvrir de sa parole la Restauration ; et il ne m'a pas semblé qu'elle eût profité de cette conduite. Dans un pays en révolution comme le nôtre, les jugements qui sont portés sur le pouvoir du moment ne sauraient être unanimes. Dans ces temps malheureux, on ne blâme pas seulement les actes du gouvernement ; on conteste sa moralité, ses droits. Il y a encore aujourd'hui, en France, un grand nombre d'hommes qui regardent comme un acte de conscience de ne point reconnaître le nouveau pouvoir. Je crois qu'on ne saurait nier que parmi ceux-là il ne s'en trouve plusieurs qui par l'étendue de leurs lumières, l'honnêteté de leur vie, souvent par la sincérité de leur foi, sont les alliés naturels de l'Église, je dirais ses alliés nécessaires, si la religion n'avait sa principale force en elle-même ».

## AU RISQUE DE SE PERDRE

[Retour à la table des matières](#)

Tocqueville n'était pas un idéologue, pas un maître penseur, mais plutôt un maître à penser, pas un donneur de leçons, mais, selon l'expression de Laurence Guellec, un « *moniteur de la démocratie* », un analyste proposant des méthodes permettant de comprendre le processus historique afin d'essayer d'agir, au moins en partie sur lui ; mais les discours modérés sont toujours peu entendus par une opinion publique qui paie ensuite très cher le déni d'une réalité qui nécessairement revient ensuite en force : variante du retour du refoulé qui conduit à des catastrophes, économiques, politiques, démocratiques !

Tocqueville fut, on le sait, réduit au rôle de Cassandre. L'Église catholique l'eût-elle lu, l'eût-elle compris, qu'elle eût refusé de prendre en compte la justesse de ses analyses. Il avait montré comment elle était, à elle-même, son meilleur/pire ennemi par sa collusion avec les pouvoirs politiques les plus indéfendables : Mussolini, Franco, Pétain, hier, sans compter, plus près de nous, la condamnation de la théologie de la Libération, la mise à l'écart par Jean-Paul II de l'archevêque de Palerme qui s'opposait à la mafia, et une multitude de

prises de position indéfendables, et, pour finir, des canonisations « sélectives », rejouant la guerre civile espagnole, franquistes contre républicains : « *Errare humanum est, perseverare diabolicum* » disait Très Sainte Inquisition !

« *La femme fait les mœurs* », écrit Tocqueville, c'était également elle qui assurait la transmission, sinon de la foi, du moins de la catéchèse et de la pratique religieuse. Les femmes de ma génération se sont vu rejeter *de facto* de la communauté chrétienne avec le texte de l'encyclique *Humanae vitae* ; leur confesseur (on se confessait encore) ne pouvait que refuser de leur donner l'absolution...s'il jamais il la leur accordait, elles ne pouvaient que se demander qu'elle en était la valeur, puisque le pape, *Pontifex Maximus*, « infallible » depuis le dogme instauré par Pie IX – encore ! -, condamnait toute contraception réelle. Lors d'un baptême, un vieux prêtre – aumônier pendant 30 ans d'un hôpital public - avec lequel j'évoquais ces questions de mœurs, morale sexuelle et contraception, m'avouait bien tristement : « *Oui, c'est vrai, nous avons perdu les femmes* ».

Jean-Paul II n'a pas manqué de surenchérir en tenant des propos criminels quand il condamna l'usage du préservatif dans une Afrique rongée par le virus ; il a rempli les stades et continué de vider les Églises et son successeur semble bien parti pour conduire l'action jusqu'à son terme...

Il faudra bien qu'il réagisse, me disait un de mes amis jésuites : en Afrique les prêtres vivent quasiment tous en concubinage, il y a la question de l'ordination des hommes mariés, celle des divorcés...

Mais, depuis, Benoît XVI a réagi... « *la messe est dite !* », et la dernière lettre adressée par l'abbé Pierre au Pontife n'aura aucune suite. Le Grand Inquisiteur de Dostoïevski l'affirme sans ambages : que les saints, les prophètes, le Christ lui-même, prennent garde, s'ils viennent pour troubler l'ordre de l'institution, on saura bien les faire taire une nouvelle fois !

Signalons un dernier point pour en finir avec ce sujet : le problème de la catéchèse. Les enquêtes faites par le clergé catholique près des fidèles sont stupéfiantes (au même titre que le prône du dimanche censé faire une lecture de l'Évangile, ceci expliquant, en partie seulement, cela) : les catholiques ignorent la majeure partie de ce qu'ils seraient censés connaître/croire.

Avant sa mort, un de mes amis biblistes, Étienne Charpentier, a voulu permettre à une véritable catéchèse de naître ; il a été l'un des initiateurs de « *Pierres vivantes* », un livre qui devait être un outil catéchétique présentant aux enfants les textes de l'Évangile. L'ouvrage, a été mis à l'écart par l'épiscopat et la papauté, il aurait été mis à l'index si cette sainte liste inquisitoriale eût encore existé. Les catéchistes supplétifs (puisque les mères ont renoncé pour les raisons que j'indique plus haut à faire la catéchèse d'une Église qui les excommunie) ont continué d'utiliser la méthode : *J'ai la vie* <sup>39</sup>. Pas question d'emmener les enfants devant le vitrail de l'arbre de Jessé de la cathédrale de Chartres ; comment les catéchistes apprendraient-ils/elle aux enfants à lire un élément devant lequel eux-mêmes sont analphabètes.

Jean-Paul II a réagi et offert à tous son catéchisme traditionnel qui a eu le même succès que ses rassemblements considérables, et le même résultat concret, c'est-à-dire la continuation du même processus qui conduit à la disparition du catholicisme. Benoît XVI vient de son côté de canoniser les prêtres catholiques engagés du côté franquistes, victimes des républicains ; cette sélectivité politique appliquée aux choses de la religion relève, une fois encore, du pire des parti pris. Je doute qu'elle puisse renforcer le poids moral de l'Église catholique espagnole !

\*

---

<sup>39</sup> Ce type « d'émerveillement » factice était dans l'air du temps ce qui amena la satire du film de Jean Yann : *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*.

Au fil des années, Tocqueville fut de plus en plus convaincu que la religion catholique risquait, au moins en France, mais sans doute beaucoup plus largement, de ne pas être capable de s'adapter au monde moderne, par attachement aux pouvoirs en place, confusion entre l'essentiel et l'accessoire en matière de mœurs et d'opinions et peut-être plus encore en raison de ses schémas mentaux. Voici ce qu'il écrivait à son ami Corcelle, le 15 novembre 1843 :

« Ce qui est [le] plus dangereux [...] c'est l'esprit même du catholicisme, cet esprit intraitable qui ne peut vivre nulle part s'il n'est le maître. Le catholicisme, qui produit de si admirables effets dans certains cas, qu'il faut soutenir de tout son pouvoir parce qu'en France l'esprit religieux ne peut exister qu'avec lui, le catholicisme, j'en ai bien peur, n'adoptera jamais la société nouvelle. Il n'oubliera jamais la position qu'il a eue dans l'ancienne et toutes les fois qu'on lui donnera des forces, il se hâtera d'en abuser.[...] Le clergé ressemble parfaitement aux hommes de l'ancien régime. Dès qu'un vent de popularité lui arrive ou que la main du pouvoir se tend vers lui, il se croit follement le maître de la société et, au lieu de profiter de cette fortune pour prendre dans la nouvelle hiérarchie une place utile et grande quoique secondaire, il se fait briser en voulant se rasseoir à la première. Le même esprit qui a perdu la Restauration perdra toujours j'en ai bien peur, le clergé et, malheureusement avec lui, la religion ».

« Cette citation est malheureusement vraie [...] et je n'avais pas encore lu ce risque aussi bien exprimé », convenait voici peu l'un des responsables du service religieux d'un grand journal catholique répondant à l'un de mes courriers.

Tocqueville a finalement trop envisagé la relation du religieux et du politique du point de vue de l'analyste de la société, sociologue et philosophe, pour ne pas susciter un réflexe de défiance profonde. C'était le prix à payer pour n'être point sectateur de l'un ou l'autre culte. Sans doute eut-il tort d'avoir raison, une fois encore !

Fin du texte